

*H. Ford 1790.*

L' A M I

D E S

E N F A N S,

*Par* M. BERQUIN.

---

MAI 1783. N<sup>o</sup>. V.

---

ON SOUSCRIT

A L O N D R E S,

Chez M. ELSMLEY, Libraire,  
dans le *Strand*.

---

M. DCC. LXXXIII.

---

P E R S O N N A G E S.

MARCEL.

GENEVIEVE.

GEORGE, *leur fils.*

THOMAS, *frere de Marcel.*

LE BAILLI.

LE COLONEL.

LE CAPITAINE.

LE FOURRIER.

LE SERGENT.

LE PREVOT.

FLUET, *Cadet.*

LA TERREUR, } *soldats.*  
BRAS-CROISES, }



*Les deux premiers actes se passent  
dans la chaumiere de Marcel, & le  
dernier dans la prison du château.*



LE DÉSERTEUR.  
 DRAME EN TROIS ACTES.

---

A C T E I.

*(Le théâtre représente l'intérieur  
 d'une chaumière de paysan. Tout  
 annonce la plus extrême indigence.  
 Genevieve est assise, filant au rouet).*

---

S C E N E I.

GENEVIEVE, MARCEL.

MARCEL, *(en entrant)*.

FEMME, voici des soldats qui  
 nous viennent.

Mai 1783.

A 2

4 LE DESERTEUR.

GENEVIEVE (*laissant tomber son fusil*).

Eh, mon Dieu, comment faire ?  
Nous n'avons plus nous-mêmes de  
quoi vivre ; & voilà encore des  
soldats à nourrir !

MARCEL.

Nous n'avons rien, ma femme ;  
ainsi rien à donner.

GENEVIEVE.

Mais voudront-ils nous en croire ?  
Il y a tant de richards qui se font  
pauvres par avarice ! Les soldats  
le savent. Comment vont-ils nous  
traiter ?

MARCEL.

Lorsqu'ils nous verront, il fau-  
dra bien qu'ils croient à notre mi-

## LE DESERTEUR. 5

fere. Je parie qu'ils auront plus de pitié de notre état, que ceux qui pourroient l'adoucir.

### GENEVIEVE.

Dieu le veuille, mon cher homme! La douleur & la faim nous ont tant affoiblis! de mauvais traitemens nous auroient bientôt achevés.

### MARCEL.

Va, les soldats ne sont pas aussi méchans qu'on se le figure. Ils ont plus de conscience & d'humanité qu'un Bailli, qui frappe sur le pauvre comme sur une gerbe. Celui-ci s'endurcit au mal, à force d'en faire; mais un soldat pense à une autre vie, parce qu'il est tous les jours face-à-face de la mort.

6    *LE DESERTEUR.*

---

*S C E N E II.*

MARCEL, GENEVIEVE, LA  
TERREUR, FLUET, (*avec  
leurs armes & leur bagage*).

*LA TERREUR.*

SALUT & fanté. La bonne mere,  
je vous amene des hôtes. Voici  
l'ordre. Trois hommes.

MARCEL.

Femme, prens le billet.

(*Genevieve met le billet sur le  
dessus de la porte*).

MARCEL.

Messieurs, nous partagerions de  
bon cœur avec vous, si nous avions

## LE DESERTEUR. 7

quelque chose : mais nous sommes de pauvres gens. Voici toute notre habitation ; cette grande chambre , & une autre petite pour faire notre cuisine & pour coucher.

### LA TERREUR.

C'en est assez, vieux pere. (*Il pose sur la table son sabre & son havresac*). Allons, Monsieur le Cadet, mettez-vous à votre aise.

### FLUET (*d'un ton pleureur*).

Hu, hu ! - Je suis trempé de la tête aux pieds ; & j'ai froid à ne pouvoir y tenir. Hu, hu, hu ! (*Il pose son bagage, en grelottant*).

### LA TERREUR.

Bon ! ce n'est rien encore. Lorsque vous aurez un glaçon pendu à

## 8 *LE DESERTEUR.*

chacun de vos cheveux , c'est alors que vous pourrez vous plaindre du froid.

### FLUET.

Je n'y tiens plus. Je suis Cadet : je n'irai pas sacrifier ma vie à traverser des marais à pied , comme un soldat. Si nous marchons après-demain , & qu'il fasse le même tems, je prendrai, pour mon argent, un charriot, & je me ferai voiturier.

### LA TERREUR.

Oui bien, on vous laissera faire. Croyez-vous être le seul qui ait de l'argent ? Il y en a tant d'autres qui se feroient traîner, si cela étoit permis ! Il feroit beau voir la moitié de l'armée empaquetée dans des

## LE DESERTEUR. 9

charriots ! Comment vous trouverez-vous donc, lorsque, tout mouillé comme vous l'êtes, il vous faudra encore monter la garde ? Le tour revient souvent, quand on est en quartier.

FLUET (*pleurant encore en se regardant*).

Hu, hu ! Je n'ai pas un fil sur moi qui ne soit trempé.

## LA TERREUR.

Fi donc ! Pleurer ? Un soldat doit rire encore, tant qu'il n'a que la moitié de sa tête à bas.

FLUET.

Toute ma frisure qui est défaite !  
Hu, hu, hu !

10 LE DESERTEUR.

LA TERREUR.

Ah ! voilà qui s'appelle un malheur.

FLUET.

Il fait encore plus froid ici que dans les champs. (*D'un ton dur , à Marcel*). Allons, vieux coquin, fais du feu.

LA TERREUR.

C'est un brave homme, Monsieur le Cadet. Il a plus de soin de votre santé que vous ne pensez. Si la chaleur vous prenoit tout de suite, vous attraperiez un catharre.

FLUET.

Je crois que vous voulez me faire crever. Je ne suis pas d'une race si dure que la vôtre. Vous êtes fils de roturier ; & il y a dix-huit mois



## LE DESERTEUR. 11

que nous sommes nobles de père en fils. (*A Marcel*). Feras-tu du feu, maudit payfan ?

### LA TERREUR.

Allons, bon papa, allons, faites du feu ; autrement le Roi va perdre un soldat.

### MARCEL.

Messieurs, ce seroit de bon cœur. Je meurs de froid comme vous ; mais je n'ai pas un morceau de bois.

### GENEVIEVE.

Ecoute, mon homme. Notre compere Thomas pourroit nous prêter quelques fagots pour l'amour de ces honnêtes gens. Va le prier de nous rendre ce service. Ce jeune Monsieur (*en montrant Fluet*) me

12 *LE DESERTEUR.*

fait peine au cœur. Dieu de bonté !  
il n'est pas encore accoutumé à  
souffrir. Va, mon ami, le com-  
pere ne nous refusera pas.

MARCEL.

Eh bien, oui, j'y vais.

---

*SCENE III.*

GENEVIEVE, LA TERREUR,  
FLUET.

LA TERREUR.

**M**AINTEANT, la bonne mere,  
songeons au dîner. Que nous don-  
nerez-vous ?

GENEVIEVE.

Hélas ! mes bons Messieurs, il y

LE DESERTEUR. 13

a huit jours que nous ne vivons que de pain & d'eau ; & du pain même (*avec un profond soupir*) bientôt nous n'en aurons plus. La mauvaise récolte de cette année nous a entièrement ruinés. Il nous a fallu vendre tout ce que nous avions pour avoir du pain. Et maintenant que nous n'avons plus rien à vendre pour en avoir, quand nous aurons mangé le peu qui nous en reste, de quoi vivrons-nous ? Il n'y a que le bon Dieu qui le fait. N'allez pas croire au moins que je vous dise un mensonge. Venez, je vais vous conduire dans toute ma chaumière ; vous n'y trouverez que de la pauvreté. Je donne du fond de mon cœur autant que je puis. Mais

14 *LE DESERTEUR.*

aujourd'hui où en trouver pour moi-même ? Ah ! croyez m'en : je ne prendrois pas sur moi la honte de recevoir des aumônes, si j'avois le nécessaire.

*LA TERREUR.*

Tranquillisez-vous , la bonne mere , tranquillisez-vous : je vous en crois. On voit bien à la mine des gens, lorsqu'ils disent la vérité.

*GENEVIEVE.*

Moi qui craignois tant de vous voir entrer chez nous ! foyez les bien-venus. Ah ! Marcel avoit bien raison. C'est chez les soldats qu'on trouve les meilleurs chrétiens. Ils font ce que les autres se contentent de prêcher.

## LE DESERTEUR. 15

### LA TERREUR.

Il faut tout dire. Il y a parmi nous des diables incarnés, qui épuisent toute leur bravoure dans les chaumières des payfans, & qui ne s'en trouvent plus ensuite en face de l'ennemi.

### GENEVIEVE.

Oh ! vous n'êtes pas comme cela, vous, j'en suis sûre. Quel bonheur c'est encore pour moi de n'avoir que de bons soldats à loger, lorsque je suis dans le peine !

### LA TERREUR.

Allons, Monsieur le Cadet, faites sauter quelque monnaie de votre bourse pour avoir de la viande, &

16 LE DESERTEUR.

nous en régaler avec ces braves  
gens, puisqu'ils n'ont que du pain.

FLUET.

Oui da ! Est-ce que je suis venu  
ici pour festoyer ces misérables ? Je  
suis bien plus à plaindre. Ils sont  
nés pour souffrir, & non pas moi.

LA TERREUR.

(*Bas à Genevieve*). Voyez-  
vous ? C'est un de ces braves dont  
je vous parlois tout à l'heure. (*A  
Fluet*). Croyez-vous donc que ce  
soit leur faute, si vous n'avez pas  
trouvé ici un bon feu ?

FLUET.

Et faut-il que je souffre, parce  
qu'ils sont dans la misère ?

LA

*LE DESERTEUR.* 17

*LA TERREUR.*

Il falloit faire vos conventions en entrant au service, qu'on vous prépareroit dans tous vos logemens un lit de plume, un bon feu, une robe-de-chambre & des pantoufles.

*FLUET.*

Laissez-là vos sornettes, ou je m'en plaindrai au Capitaine.

*LA TERREUR.*

Vraiment, vous le connoissez bien, si vous croyez qu'on lui porte des plaintes, comme à un Maître d'école. Allez, allez lui parler. Il vous apprendra mieux que moi à vivre en soldat. Celui qui veut réussir parmi nous, doit, avant tout, avoir un bon cœur.

*Mai 1783.*

*B*

18 *LE DESERTEUR.*

Qui aura de la compassion pour vous, si vous n'en avez pas pour les autres ? Mais voilà comme ils font tous ces nobles de deux jours ! Ils laissent la pitié dans les farrots de toile dont ils se dépouillent pour prendre des habits cousus d'or. Ils croiroient se dégrader de regarder les pauvres. N'avez-vous pas été bien-aïse que je me sois chargé de vos armes pendant toute la marche ? Fort bien. Vous n'avez qu'à les traîner vous-même une autre fois ; je ne m'en foucierai guère. Vous pourrez aussi nettoyer votre fusil. Je ne fais pas pourquoi je travaillerois pour vous.

FLUET (*en rechignant*).  
Ne me l'avez-vous pas promis ?



LE DESERTEUR. 19

LA TERREUR.

Je croyois que vous le méritiez.  
Il y aura aussi une garde à monter  
dans trois heures. Nous verrons  
comment vous vous en tirerez par le  
tems qu'il fait.

FLUET.

Je n'y tiendrai jamais.

LA TERREUR.

Fouillez donc à l'escarcelle.

FLUET.

Et combien faut-il ?

LA TERREUR.

Un écu. Pas un fol de moins.

FLUET.

C'est bien cher. (*Il lui donne l'argent avec un air de regret*).

B 2

20 *LE DESERTEUR.*

*LA TERREUR.*

Je le croyois dans vos entrailles plutôt que dans votre bourse, tant vous avez eu de peine à le tirer. (*A Genevieve*) Tenez, la bonne mere, ayez-nous de la viande, & quelques légumes. Votre mari fera du repas.

*GENEVIEVE.*

Ah ! vous êtes trop bon. Ce jeune Monsieur voudra-t-il aussi manger avec nous ? S'il vous fréquente pendant quelque tems, il deviendra aussi un brave homme, j'en réponds.

(*Elle sort*).

trailles  
se, tan  
le tire  
a bonn  
nde, &  
nari ser

e jeune  
manger  
te pen  
viendr  
en ré

).

## S C E N E IV.

LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR.

VOYEZ-VOUS? Si vous aviez fait les choses de bonne grace, il ne vous en auroit coûté que la moitié. Voilà ce que l'on gagne à marchander avec le pauvre, tandis qu'à moitié prix, on auroit pu encore avoir par-dessus le marché la bénédiction du Seigneur.

(Il prend les armes de Fluet, & s'occupe à les nettoyer).

FLUET.

Mais je n'ai pas mon argent pour

B 3

22 *LE DESERTEUR.*

les autres, mon papa entend que je  
le ménage.

*LA TERREUR.*

Il vous a donc défendu de donner quelques secours aux malheureux ?

*FLUET.*

Rien pour rien, m'a-t-il dit en partant. Ne paie que ce que l'on fera pour ton service, & tâche d'avoir toujours bon marché.

*LA TERREUR.*

Vous lui obéissez à merveille, à ce qu'il paroît. Pour moi, je n'aurois pu trouver de goût à rien aujourd'hui, si j'avois vu ces pauvres gens endurer la faim.

R.

que je

e don-  
malheu-

dit en  
e l'on  
tâche

veille,  
oi, je  
à rien  
uvres

## LE DESERTEUR. 23

FLUET.

On voit bien que vous n'avez jamais été riche. Il faut aller dans les grandes maisons pour voir comment on doit se comporter envers les pauvres. Quand vous verrez faire l'aumône, regardez si ce ne sont pas des gens du peuple, plutôt que des Seigneurs. Il nous conviendrait bien de nous arrêter devant de la canaille, couverte de haillons. Si elle devenoit un jour à son aise, qui trouveroit-on pour nous servir ?

LA TERREUR.

Est-ce que c'est mon devoir, de nettoyer vos armes ?

FLUET.

Puisque je vous paie ? Si vous

B 4

## 24 LE DESERTEUR.

ne le faites pas, j'en trouverai mille à votre place.

### LA TERREUR.

Cela n'est pas sûr. Pensez-vous qu'un brave soldat veuille être, pour quelques sols, le valet de gens de votre espece ? Nous avons de l'honneur dans l'ame , & nous savons nous contenter, au besoin, du pain de munition. Avec cela , on se moque des riches & de leur argent. Si j'avois encore le vôtre , vous verriez. Mais patience, je parlerai à mes camarades, & je vous attends à la premiere garde.

### FLUET.

Où ! je ne la monterai pas longtemps. Mon papa va bientôt m'acheter une enseigne.

*LE DESERTEUR. 25*

*LA TERREUR.*

Ce ne fera pas au moins dans notre régiment. Nous avons un brave Colonel, qui ne prend ses Officiers que parmi les vrais soldats, & non parmi des femmelettes comme vous.

FLUET.

Eh bien, j'irai dans un autre.

*LA TERREUR.*

A la bonne heure. Mais, croyez-moi, retournez plutôt auprès de votre maman : ou si vous pouvez tout acheter, faites une bonne emplette de courage. C'est la chose la plus nécessaire dans notre métier.

FLUET.

Moi, je n'ai pas de courage ? J'ai appris un an à faire des armes.

26 LE DESERTEUR.

LA TERREUR (*branlant la tête*).

Contre les lievres, peut-être, mais non contre l'ennemi. Il faut là une bonne conscience que vous n'avez pas, puisque vous traitez les pauvres comme des chiens. Vous ne ferez pas mieux que tous ceux de votre trempe, qui viennent passer un an au service, & puis se retirent dans leurs terres, pour raconter leurs prouesses, quoiqu'ils se soyent toujours tenus cachés derrière le bagage.



S C E N E V.

LA TERREUR, FLUET,  
GENEVIEVE.

GENEVIEVE (*à la Terreur*).

TENEZ, mon cher Monsieur,  
voici de la viande. Voilà encore des  
légumes que le jardinier du château  
m'a donnés. Je suis bien aise d'a-  
voir quelque chose à vous rendre.  
A qui faut-il le remettre ?

LA TERREUR.

Gardez-le, ma bonne mere, ce  
fera pour boire. Est-ce que vous ne  
prenez pas de vin ?

28 *LE DESERTEUR.*

GENEVIEVE.

Il y a dix ans que je n'en ai bu,  
hélas ! depuis que mon fils est parti.

LA TERREUR.

Eh bien, cela vous donnera des  
forces.

GENEVIEVE.

Mon fils est soldat comme vous.

LA TERREUR.

Soldat ? Et dans quel régiment ?

GENEVIEVE.

Bourbonnois.

LA TERREUR (*avec vivacité*).

Et comment s'appelle-t-il ?

GENEVIEVE.

George Marcel. Dieu fait s'il  
vit encore. Il y a quatre ans que

R.  
ai bu,  
parti.  
a des  
vous.  
ent ?  
ité).  
s'il  
que

LE DESERTEUR. 29

nous n'avons reçu de ses nouvelles.

LA TERREUR.

Tranquillisez-vous, bonne femme, il est encore vivant.

GENEVIEVE.

Est-ce que vous le connoissez, mon cher Monsieur ?

LA TERREUR (*embarrassé*).

Je ne fais guere; mais il doit être plein de vie, puisqu'il a de si honnêtes parens.

GENEVIEVE.

Ah ! ce n'est pas une raison. Les braves gens sont ceux que le bon Dieu éprouve les premiers. Et cependant, notre fils est le seul bien que nous eussions au monde.

30 *LE DESERTEUR.*

FLUET.

Oui vraiment, un soldat vous  
serviroit de beaucoup !

LA TERREUR.

Et qu'en savez-vous, pour le  
dire ? Vous ignorez tout ce qu'un  
homme peut faire avec un bon cœur.  
Allez, bonne mere, posez tout  
cela. Quand votre mari apportera  
du bois, nous mettrons le pot au  
feu. (*bas à Genevieve*). Le troisieme  
soldat que nous attendons est un  
peu dur. Si on le faisoit attendre,  
il pourroit nous quereller.

GENEVIEVE.

Mon cher Monsieur, je ne puis  
rien faire que mon homme ne soit  
de retour. Je me repose sur vous

R.

LE DESERTEUR. 31

Vous trouverez de bonnes paroles  
pour nous excuser.

VOUS

LA TERREUR.

eur le  
qu'un  
cœur.

tout  
portera

ot au  
isieme  
st un  
endre,

puis  
e soit  
vous.

Oh ! il ne se laisse pas mener par  
des paroles. Et puis il est caporal :  
c'est mon supérieur. Je ne lui parle  
pas comme je voudrois.

---

---

S C E N E VI.

LA TERREUR, FLUET,  
MARCEL, GENEVIEVE.

MARCEL (*jettant une charge de  
bois à terre*).

ALLONS, voici des fagots. Je  
vais vous allumer du feu.

32 *LE DESERTEUR.*

G E N E V I E V E .

Oui, mon homme, dépêchons-nous. Il doit nous venir un Officier; & il n'est pas commode, à ce que dit Monsieur.

M A R C E L .

Comment? Un Officier chez-nous?

L A T E R R E U R .

Quand je dis Officier, il lui faut encore un grade; mais il y montera. Il a quelques ordres à donner dans la compagnie, sans quoi il seroit déjà ici. Allez, allez échauffer le foyer.

F L U E T (*poussant Genevieve*).

Parbleu, il est bien tems! Hâtez-vous donc, vous dis je.

G E N E V I E V E .

LE DESERTEUR. 33

GENEVIEVE.

J'y vais, j'y vais.

*(Elle est prête à sortir).*

---

SCENE VII.

LA TERREUR, FLUET,  
MARCEL, GENEVIEVE,  
GEORGE.

GEORGE *(en entrant)*.

ALLONS, allons, vite à dîner.

MARCEL.

Hélas! Monsieur, nous n'avons rien de prêt encore.

GEORGE.

A quoi diantre vous amusez-vous?

GENEVIEVE *(bas à la Terreur)*.

Mon cher Monsieur, parlez-lui,

Mai 1783.

C

34      *LE DESERTEUR.*

je vous en prie, pour qu'il ne se fâche pas.

MARCEL (*à George*).

Ce n'est pas notre faute, je vous en assure. Demandez à votre camarade.

LA TERREUR (*bas à George*).

Finis ce badinage, & tire-les de peine. (*Haut à Genevieve*).  
Bonne mere, regardez-le bien.

G E O R G E.

Est-ce que vous ne me reconnoissez pas ?

(*Marcel & Genevieve le considèrent attentivement*).

M A R C E L.

Ma femme, ne sens-tu rien dans ton cœur ?



LE DESERTEUR. 35

GENEVIEVE

*(Dans une incertitude où perce la joie, regarde tantôt Marcel, tantôt George).*

O mon Dieu ! seroit-ce lui ?

GEORGE.

Oui, c'est moi, c'est moi, ma mère. Quel plaisir de vous revoir, mes chers parens !

MARCEL.

Est-il possible, mon fils ? Oh, fois le bien-venu mille fois !

GENEVIEVE *(l'embrassant)*.

Je te revois donc avant de mourir. La joie ne me laisse pas respirer.

MARCEL.

Comment as-tu donc fait pour

36 *LE DESERTEUR.*

vivre encore ? Mon cher fils, il y en a tant qui sont morts ! & toi, tu es échappé.

GEORGE.

On ne m'a pourtant jamais vu en arriere de mon devoir. C'est à vos prieres sans doute que je suis redevable d'avoir été épargné par la mort. Mais comment avez-vous vécu, mes chers parens ? Je suis chez vous en quartier. Vous n'êtes pas fâchés de ce logement peut-être ?

MARCEL.

Peux-tu nous le demander ? Depuis que tu nous as quittés, mon cher fils, nous n'avons jamais eu tant de joie.

*LE DESERTEUR.* 37

GENEVIEVE (*à la Terreur*).

Vous m'aviez dit que c'étoit un  
caporal que vous attendiez ?

LA TERREUR.

Et c'est bien vrai aussi.

MARCEL.

Juste Ciel ! tu t'es avancé ? Com-  
ment cela s'est-il fait ? Tu ne savois  
pas lire.

GEORGE.

Mon Capitaine me l'a fait ap-  
prendre.

MARCEL.

O ma femme, quel honnête  
homme cela doit être !

GENEVIEVE.

Qu'on vienne nous dire ensuite

38 *LE DESERTEUR.*

que les gens de guerre ne sont pas de braves gens.

LA TERREUR.

Il n'en restera pas là, je vous en réponds. (*A George*). Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que nous coucherions aujourd'hui dans ton village ?

GEORGE.

Camarade, j'étois si plein de joie, que je ne pouvois parler.

GENEVIEVE.

Combien resteras-tu avec nous ?

GEORGE.

Trois jours, ma mere. Nous faisons halte ici.

MARCEL.

Oh ! c'est bon, mon cher fils.

LE DESERTEUR. 39

Nous aurons le tems de nous dire bien des choses.

FLUET.

Au diable ! Personne ne veut donc allumer de feu ? Je pense qu'il en seroit tems, depuis une heure.

GENEVIEVE.

Dans un moment, Monsieur.

LA TERREUR (*à Genevieve*).

Restez auprès de votre fils, la bonne mere. Je vais battre le briquet, & faire la cuisine. (*A Fluet*). Quand vous seriez à demi gelé, la joie de cette famille devroit vous réchauffer. Mais vous n'êtes pas capable de la sentir. Venez avec moi, je vais vous conduire dans quelque maison du voisinage, jusqu'à ce

40    *LE DESERTEUR.*

que la chambre soit plus chaude.  
Sinon, prenez votre parti de vous-même.

*GENEVIEVE.*

Oui, je vous en prie, mon cher Monsieur. Notre voisin, à main droite, a une grande cheminée où l'on peut se dégourdir plus à son aise.

*FLUET.*

Vraiment oui, j'irai encore m'exposer à l'air, pour arriver là plus tranfi.

*LA TERREUR.*

Il n'y aura pas ici de chaleur d'une bonne heure, & vous achèveriez de geler. Venez, venez.

*FLUET (en pleurant).*

Je crois qu'on l'a fait exprès de

LE DESERTEUR. 41

me donner le plus mauvais logement du village.

LA TERREUR.

Oui, pour ceux qui sont toujours restés assis dans leur fauteuil, les pieds sur la cendre. (*Ils sortent*).

---

SCENE VIII.

MARCEL, GENEVIEVE,  
GEORGE.

GEORGE.

CE garçon-là s'imagine qu'il en est dans le monde comme dans sa maison, où sa maman ordonnoit aux valets de suivre tous ses caprices.

42 *LE DESERTEUR.*

*GENEVIEVE.*

Y a-t-il long-tems qu'il est soldat ?

*GEORGE.*

Trois semaines. C'est sa premiere marche. Mais asseyons - nous , mes chers parens. Racontez - moi quelque chose de notre village. Que fait ma chere Madelaine ?

*GENEVIEVE.*

Elle a déjà quatre enfans.

*GEORGE.*

Que me dites-vous ?

*MARCEL.*

Tu ignores peut-être qu'elle a épousé le jardinier Thomas ?

*GEORGE.*

Elle n'a donc pas voulu m'attendre ?



R.

LE DESERTEUR. 43

GENEVIEVE.

Il y a dix ans que tu es parti.  
Elle en a passé quatre à te pleurer.

GEORGE.

Mais comment est-elle ? Vit-elle  
au moins heureuse ?

GENEVIEVE.

Elle est encore plus misérable  
que nous ; & ses enfans ne pour-  
ront, de quelques années, gagner  
leur vie.

GEORGE.

Vous n'êtes donc pas à votre aise  
vous autres ?

GENEVIEVE.

Hélas ! mon cher fils, nous ne  
savons jamais la veille où nous

44    *LE DESERTEUR.*

prendrons le pain du lendemain.

G E O R G E.

Juste Ciel ! que m'apprenez-vous ?

*(Les deux vieillards se mettent à pleurer , sans répondre).*

Parlez donc. Comment cela est-il possible ?

M A R C E L.

Tu as raison de t'en étonner. Tu fais que nous avons toujours été laborieux , & que nous ne faisons pas comme les trois quarts de ceux du village , qui ne savent pas ramasser pour l'hiver. Nous nous étions toujours si bien conduits, lorsque tu étois encore avec nous, que personne n'avoit un sol de dette à nous demander. Notre Ferme étoit pour-

*LE DESERTEUR.* 45

vue de bétail ; & nous avions toujours quelques deniers en réserve, pour les besoins inattendus. Mais, mon cher fils, tout cela ne tarda guere à changer après ton départ. Nous avions beau travailler, nous vîmes bientôt qu'il nous manquoit deux bras diligens. J'étois obligé d'épuiser mes forces pour tenir nos terres en bon état. La foiblesse vint avec l'âge. Dans le tems où nous aurions dû nous réjouir d'avoir élevé notre fils, nous fûmes obligés de prendre un valet de charue pour payer nos charges, & nous soutenir. Il vint de mauvaises années, nous fîmes des dettes ; & depuis cinq ans, nous avons tout fondu.

46      *LE DESERTEUR.*

GENEVIEVE.

Nous sommes encore en arriere de trente écus envers le Seigneur. Il nous est impossible de les payer ; & chaque jour nous attendons qu'on nous chasse de notre chaumiere, pour nous envoyer mendier notre pain.

MARCEL.

Dieu fait pourtant si c'est notre faute. Nous avons sûrement assez travaillé toute notre vie, pour avoir du pain dans la vieillesse : & nous l'aurions en abondance si des méchans n'avoient mis leur plaisir à nous rendre malheureux.

GEORGE.

Juste Ciel ! devois-je craindre de

*LE DESERTEUR.* 47

vous trouver dans une pareille situation ? Mais qui sont les méchans hommes dont vous vous plaignez ?

MARCEL.

Le Bailli seul, mon fils. C'est lui qui fait toute notre misere. C'est sur lui que nous pouvons crier vengeance du fond de notre cœur. S'il ne t'avoit fait soldat, nous n'aurions pas ainsi perdu notre bien, qui nous avoit coûté tant de sueurs & de peines.

GEORGE.

Il faut que la terre fournisse des hommes au Roi : & ce n'est pas la faute du Bailli, si le fort m'est tombé.

48    *LE DESERTEUR.*

GENEVIEVE.

Tu le crois, mon fils ? Apprends que c'étoit une tromperie de sa part. Tu fais qu'il a toujours été notre ennemi. Cependant, de toute notre vie, nous ne lui avons fait de mal.

MARCEL.

C'est qu'il m'en vouloit de n'avoir pu lui prêter de l'argent, lorsqu'il n'étoit encore que simple Clerc du Greffier, & qu'il n'avoit pas un habit entier sur le corps. Je me suis bien apperçu que sa haine venoit de ce moment.

GENEVIEVE (*à George*).

C'étoit au fils aîné d'Antoine, de marcher à ta place. Son pere,  
à

LE DESErTEUR. 49

à prix d'or, gagna le Sergent de milice & le Bailli. Il l'a déclaré en mourant ; & on l'a vérifié sur le registre de l'Inspecteur. Le Bailli auroit été démis, si ton pere n'avoit intercédé pour lui. (*à Marcel*). Il falloit le laisser punir. Il n'auroit eu que ce qu'il méritoit. Nous ne serions peut-être pas aujourd'hui si malheureux.

MARCEL.

Eh ma femme ! qu'y aurions-nous gagné, quand il auroit payé l'amende ? Notre fils seroit resté soldat, & le Bailli auroit été encore plus acharné contre nous. On empire son mal à se plaindre de la justice : elle trouve toujours à se

Mai 1783

D

50 LE DESERTEUR.

venger. Les choses se feroient arrangées de maniere que nous aurions eu tout le tort sur nous, & qu'on nous auroit fermé la bouche pour jamais.

GENEVIEVE.

Sa punition ne restera pas en arriere. Il faudroit qu'il n'y eût pas un Dieu dans le Ciel; & nous pouvons mourir tranquilles là-dessus. (*avec un profond soupir*). Seulement, si nous n'avions pas de dettes!



SCENE IX.

MARCEL, GENEVIEVE,  
GEORGE, LA TERREUR.

LA TERREUR.

BON. Je viens de pourvoir au  
Cadet. La mere, montrez-moi un  
peu où je ferai la cuisine. Vous  
pourrez après cela rester auprès de  
votre fils , j'aurai soin de tout.

GENEVIEVE.

Grand merci, mon cher Mon-  
sieur, je vais vous aider.

LA TERREUR.

Non, non, je m'en charge tout  
seul. Vous ne sauriez pas faire cuire

52 *LE DESERTEUR.*

comme il faut pour des soldats.

GENEVIEVE (*prête à sortir*).

Oui, mon fils, voilà ce qui nous est arrivé de t'avoir perdu : nous n'avons plus d'autre espérance que l'aumône. Je frissonne d'y penser. Vivre d'un morceau de pain qu'on mendie ! (*Elle sort en pleurant, avec la Terreur*).

---

*S C E N E X.*

MARCEL, GEORGE.

GEORGE (*troublé*).

N'EST-IL pas vrai, mon pere ?  
Ma mere dit les choses pires qu'elles

LE DESERTEUR. 53

ne font , comme font toujours les femmes ?

MARCEL.

Non, mon fils, elle n'a pas dit un mot hors de la vérité. Il ne nous eût pas seulement resté de la dernière récolte de quoi semer notre petit champ. Il a fallu tout vendre pour vivre. Nous devons des droits au Seigneur, qui veut absolument être payé, à ce que dit le Bailli ; mais où le prendre ? Notre chaumière va être vendue. Mon cher fils, tu n'hériteras pas un tuyau de paille de ton père.

GEORGE.

Oh ! si vous aviez seulement de quoi subsister, je ne m'embarrasser-

54 *LE DESERTEUR.*

rois guere de ce qui me regarde.  
 Quand je ne pourrai plus servir, le  
 Roi me nourrira jusqu'à la mort.  
 J'ai donné l'année derniere de mon  
 pain à des payfans que la faim  
 chassoit dans la ville ; j'ai pensé  
 mille fois à vous, mais je ne croyois  
 pas que vous fussiez aussi à plaindre.  
 Je me réjouissois tant de vous voir !  
 & aujourd'hui que je vous vois, c'est  
 dans la plus affreuse misere. Je n'ose  
 lever les yeux sur vous.

*(Marcel lui tend les bras, & ils  
 s'embrassent en pleurant amèrement).*

*(Après une courte pause).*

Si je pouvois encore faire quel-  
 que chose pour vous soulager ! Voici  
 tout ce que je possède. Je vous le  
 donne avec des larmes, parce que

*LE DESERTEUR.* 55

je n'ai rien de plus à vous donner.

MARCEL.

Que Dieu te le rende au centuple,  
mon cher fils ! Nous avons là  
de quoi vivre deux jours !

GEORGE.

Rien que deux jours ! Mais comment le Seigneur peut-il être si impitoyable, de vous faire vendre votre chaumière, & de vous rendre mendiants pour trente écus ? Ne pourroit-il pas prendre patience ? Que gagne-t-il à perdre ses vassaux ? Je ne crois pas qu'il en trouve de plus honnêtes que vous.

MARCEL.

Voilà ce qui arrive, lorsque les Seigneurs ne viennent pas sur leurs

56 *LE DESERTEUR.*

terres. Nous n'avons pas vu Monsieur le Comte depuis que son pere est mort. Il reste à la ville, & laisse faire au Bailli, qui ne fait que des mendiants. Il sentira trop tard qu'il auroit mieux valu pour lui venir voir de ses yeux si tout va comme on lui en fait le récit. Les autres Seigneurs du voisinage vinrent l'année dernière dans leurs châteaux; ils virent la misere des payfans & les prirent dans leurs bras, mais le nôtre ne se met pas en peine de nous. Dieu me le pardonne! Il faut encore prier pour lui, lorsqu'il nous écorche jusques par-dessus les oreilles. Le dernier terme est à demain: tu entendras comme le Bailli fait crier; il doit venir aujourd'hui.

GEORGE.

C'est bon : je lui parlerai. Je lui dirai peut-être à l'oreille deux mots qui le rendront plus traitable. On assure que le Roi doit passer ici. S'il y vient, il faut que vous alliez lui parler vous-même, & que vous lui représentiez votre état.

MARCEL.

Moi, dis-tu, parler au Roi ? Je ne pourrois jamais lui lâcher un mot. Je ferois comme une pierre en sa présence.

GEORGE.

Ne craignez pas, il vous rendra bientôt la parole. J'étois une fois en sentinelle près de lui ; il vint des payfans qui vouloient lui parler. Ils

58 *LE DESERTEUR.*

se regardoient les uns les autres, & ne pouvoient ouvrir la bouche. Que voulez-vous, mes enfans, leur dit-il avec amitié ? Ils lui donnerent un écrit qu'il se mit à lire ; & lorsqu'il l'eut achevé, il les questionna de maniere à les mettre à leur aise. Ils commencerent aussi-tôt à jaser avec autant de confiance que s'ils avoient parlé à leurs femmes. Il ne les quitta pas qu'ils n'eussent tout dit. Vous n'avez jamais vu son pareil de votre vie. Il y auroit de quoi s'épuiser à dire sa louange.

MARCEL.

Que me dis-tu ?

GEORGE.

Croyez-moi. J'aimerois mieux



*LE DESERTEUR.* 59

avoir à lui parler qu'à plusieurs de nos Sous-Lieutenans.

MARCEL.

Voilà ce qui s'appelle un Roi.

GEORGE.

Il ne peut pas y en avoir de meilleur. Savez-vous ce que je ferai, mon pere ? Je veux aller prier notre Fourrier qu'il nous dresse un mémoire ; & quand vous devriez l'aller présenter à six lieues, ne vous laissez pas manquer cette consolation. Pourvu qu'il vienne seulement !

MARCEL.

Et quelle seroit ta pensée, mon fils ?

*GEORGE.*

Nous verrons, demain. Mais j'ai toujours ouï dire qu'il valoit mieux avoir à faire aux Grands qu'aux petits. Allons faire un tour dans le village.

*(Il prend Marcel par la main,  
& sort avec lui).*

*Fin du premier Acte.*

A C T E II.

---

S C E N E I.

GEORGE *met le couvert*, MARCEL *avance des sièges*, GENEVIEVE *essuie des assietes de bois*, FLUET, & *ensuite* LA TERREUR.

GENEVIEVE.

Nous n'avons que trois assietes.

GEORGE.

Cela ne fait rien pour manger.

FLUET (*tirant un couteau à gaine*).

Mais il faut que j'aie une assiette, moi,

62 LE DESERTEUR.

GEORGE.

Rien de plus juste. Vous en aurez une aussi.

FLUET (*d'un air mécontent*).

Oui, de bois !

LA TERREUR (*portant un plat de soupe*).

Si vous avez tant soit peu d'appétit, vous la trouverez excellente. Quand ceci sera gobé, j'ai encore autre chose à vous servir.

(*Il sort*).

MARCEL.

Ce bon Monsieur se donne bien de la peine.

GEORGE.

Vous ne le connoissez pas, mon

LE DESERTEUR. 63

pere. Après le plaisir de se battre, il n'en a pas de plus grand que de faire la cuisine.

LA TERREUR

*(Revient avec une terrine pleine de viande & de légumes).*

Allons, asseyons-nous. *(On s'assied)*. Cela doit être exquis. Eh bien, est-ce qu'on n'ose pas y toucher? Il n'est point de bonne soupe sans cuiller, ai-je toujours entendu dire. Voici la mienne. *(Il tire une cuiller & un couteau)*.

MARCEL.

Ah! je suis bien-aise; car nous n'en avons que pour trois.

LA TERREUR.

Eh bien, Monsieur le Cadet,

64 LE DESERTEUR.

comment vous trouvez-vous à présent ? Vous êtes servi comme un Prince, au moins.

FLUET (*d'un air dedaigneux*).

Oh ! oui.

(*I's mangent*).

GENEVIEVE (*à Marcel*).

Voilà une excellente soupe, mon ami.

MARCEL.

Il y a long-tems que nous n'avions rien mangé de si bon.

GEORGE.

Tâchez de vous en bien régaler.

LA TERREUR.

Ne vous contraignez pas, Monsieur le Cadet, léchez-vous en les doigts.

FLUET.

*LE DESERTEUR.* 65

FLUET.

Si vous aviez ici des œufs frais !

LA TERREUR.

Les poules n'ont pas pondu d'aujourd'hui dans le village ; & la soupe faudra bien descendre, sans qu'on vous graisse le gosier.

GEORGE.

Il faut vous accoutumer à cette cuisine. Vous en trouverez rarement de plus friande dans les marches.

GENEVIEVE.

Nous ne souhaiterions rien de meilleur pour toute notre vie. Encore n'en demanderois-je pas tous les jours, seulement les dimanches.

*Mai 1783.*

E

66 LE DESERTEUR.

GEORGE (*desservant le plat à soupe*).

Maintenant, passons au ragoût.

LA TERREUR (*à Marcel*).

Vous n'avez pas d'affiette, bon pere.

GENEVIEVE.

Oh, ne vous inquiétez pas, nous mangerons dans la même.

LA TERREUR.

Tenez, voici la mienne.

MARCEL.

Non, non ; que faites-vous ? Et où mangeriez-vous donc ?

LA TERREUR.

Oh ! je saurai bien m'en faire une. (*Il coupe un long morceau*



LE DESERTEUR. 67

de pain, le retourne, & met la viande dessus).

GEORGE (*en fait de même*).

S'il nous falloit attendre des assiettes pour nos repas!....

LA TERREUR (*à Fluet qui le considère avec surprise*).

Cela vous étonne? Vous verrez bien autre chose. Il faut voir un soldat dormir sur une pierre, les poings fermés.

GEORGE.

Pourquoi ne mangez-vous pas, mon pere?

MARCEL.

Ah!

LA TERREUR.

Qu'avez-vous donc à soupirer?

E 2

68 *LE DESERTEUR.*

MARCEL.

C'est que ce feroit à moi de régaler mon fils ; & je n'ai pas même un morceau de pain. à lui offrir. Il faut que je le nourrisse aux dépens d'un autre. Cela me fait de la peine.

LA TERREUR.

Bon ! il n'y faut pas penser.

GENEVIEVE.

Lorsque les enfans retournent chez leurs peres, c'est pour en recevoir des bienfaits ; & toi, quand tu viens nous retrouver après dix ans, c'est pour nous voir à ta charge & à celle de tes amis.

GEORGE.

Ma mere, ne vous faites pas

LE DESERTEUR. 69

ces reproches, ou je ne pourrai plus rien manger.

LA TERREUR.

Attends, camarade, j'y fais un remede. (*Il prend une tasse, & boit; il la remplit de nouveau, & la présente à Marcel*). Vous pouvez en boire en sûreté. Allons, bon papa, ensuite vous, la mere, & puis votre fils. Ne pensez plus au chagrin; ne songeons qu'à nous goberger. Eh bien donc? Lampez moi ce nectar. Je souhaite que vous le trouviez aussi bon que moi.

MARCEL.

Ma femme, joins ton cœur au mien. Que Dieu donne mille joies à notre bienfaiteur! (*Il boit*).

70 LE DESERTEUR.

GENEVIEVE.

Et qu'il donne à notre fils, dans sa vieillesse, des jours plus heureux que les nôtres ! (*Elle laisse tomber quelques larmes*).

LA TERREUR (*lui versant à boire*).

Que signifie cela de pleurer ? Vous allez gâter tout notre régal. GENEVIEVE (*après avoir bu, donne la tasse à George*).

Tiens, mon fils. (*à la Terreur*). Que Dieu vous paie ce vin ! il m'a tout réjoui le cœur.

LA TERREUR.

Bon ; j'en suis bien-aïse. Mangez encore un morceau, vous le

*LE DESERTEUR.* 71

trouverez cent fois meilleur après.

*(Il verse à boire à George).*

GEORGE *(à la Terreur).*

Camarade, jusqu' à ma revanche.  
En attendant, je te remercie de  
tout le bien que tu fais aujourd'hui  
à mes parens.

*LA TERREUR.*

Palsambleu, vous m'allez donner  
de l'orgueil. Vous buvez tous à  
moi, comme si j'avois gagné une  
bataille.

MARCEL.

Vous le méritez bien aussi. Vous  
n'avez rien de trop; & par amitié  
pour mon fils vous nous servez un  
si bon repas!

Un hypocrite ne peut faire moins que de remercier de la bouche; mais nous, c'est du fond du cœur, aussi vrai qu'il y a un Dieu, & que nous sommes pauvres.

## LA TERREUR.

Oh je le crois, je le crois. Mais qu'ai-je donc fait de si merveilleux? Ah! si je pouvois vous tirer entièrement de peine, voilà ce qui me rendroit fier. Mais pour cette bagatelle, qu'il n'en soit plus question, je vous prie. (*Il verse à boire à Fluct*). Tenez, je gage que vous n'avez jamais trouvé le vin si bon de toute votre vie.

FLUCT (*après avoir bu*).

Oui, pas mauvais.

LE DESERTEUR. 73

LA TERREUR.

Vous en parlez bien froidement ,  
Monsieur le Cadet. Que direz-vous ,  
après cela , de ma marinite ? Il m'a  
semblé voir cependant que vous y  
avez fait honneur.

FLUET.

Je n'imaginois pas y trouver tant  
de goût.

LA TERREUR.

J'en étois sûr. Nous verrons ,  
quand ce sera votre tour , si vous  
faurez vous en tirer aussi bien.

FLUET.

Oui da ! vous pensez que j'irai  
vous faire la cuisine ?

LA TERREUR.

Pourquoi non ? Je la fais bien ,

74 *LE DESERTEUR.*

moi. Je vous prendrai à mon école

FLUET.

Est-ce que c'est du métier d'un  
soldat ?

LA TERREUR.

Comme s'il étoit rien qui n'eût  
fût ! Il faut qu'un soldat soit tout au  
monde, Cuisinier, Tailleur, Médecin,  
cin, Forgeron ; tout enfin.

*(On entend frapper à la porte).*

GENEVIÈVE.

O mon Dieu ! qui est-ce donc  
qui nous arrive encore ?

GEORGE.

Ne craignez rien, ma mere, c'est  
qu'on vient faire la visite.



SCENE II.

MARCEL, GENEVIEVE,  
GEORGE, FLUET, LA  
TERREUR, un CAPI-  
TAIN, un FOURRIER.

LE FOURRIER (*avec des tablettes  
à la main*).

COMBIEN êtes-vous ici ?

GEORGE (*en se levant*).

Trois.

(*Tout le monde se leve*).

LE CAPITAINE.

C'est bon. Restez assis, enfans,  
restez assis. Et vous aussi, bonnes  
gens, remettez-vous. Point de cé-

76 *LE DESERTEUR.*

rémonies. Je suis charmé du calme & de la cordialité qui regnent dans votre maison. Avez-vous des plaintes à faire contre vos soldats ?

MARCEL.

Oh non, Monsieur ! pourvu qu'il n'en aient pas contre nous.

LE CAPITAINE (*à George.*)

Etes-vous content de vos hôtes ?

GEORGE.

Mon Capitaine, je suis chez mon père : c'est à mes camarades de répondre.

LA TERREUR.

Nous avons tout ce qu'il nous faut.

LE CAPITAINE (*se tournant vers Marcel*).

Quoi ! c'est votre fils ? Vous avez

R.  
calm  
ot dan  
blainte

LE DESERTEUR. 77

Il n'est pas un si bon sujet , que vous devez  
être aussi un honnête homme.

MARCEL.

qu'  
Hélas, Monsieur ! c'est toute ma  
richesse.

LE CAPITAINE.

e.)  
tes ?  
N'avez-vous pas de la satisfaction  
de votre fils ?

MARCEL.

mon  
es d  
Oh ! si ses Supérieurs pouvoient  
en être aussi contents !

GENEVIEVE.

faut  
ver  
l).  
avec  
Il a toujours été près de nous un  
brave garçon. Il nous a obéi au  
moindre signe : & celui qui est sou-  
mis à ses parens, doit l'être aussi  
à ses Supérieurs.

## LE CAPITAINE.

Je puis vous le dire, il est aimé de tout le régiment. Ses Officiers l'estiment, & ses camarades donneroient leur vie pour lui. C'est la première fois qu'il entend son éloge de ma bouche ; mais je ne puis le taire dans une pareille occasion. Le bon témoignage qu'on rend d'un enfant est la plus grande récompense des peres ; & la joie des peres est pour les enfans l'encouragement le plus fort à persister dans le bien. (*Il regarde autour de lui*). Je crois que votre situation n'est pas des plus heureuses ; mais vous êtes riches dans votre fils. Il fait honte à ceux dont l'éducation a ruiné leurs familles. Vous n'avez pas encore

## LE DESERTEUR. 79

goûté toute la joie qu'il peut vous donner. Si vous vivez de longues années, il sera le soutien de votre vieillesse.

GEORGE.

Je vous remercie, mon Capitaine, de m'avoir réservé cette louange pour l'oreille de mes parents. Je me comporterai de manière qu'ils n'aient jamais rien à perdre de la joie que vous leur causez.

LE CAPITAINE.

Vous n'avez qu'à vous conduire comme vous avez fait jusqu'à ce jour.

MARCEL.

Oh, Monsieur ! le cœur me fond de plaisir.

## GENEVIEVE.

Je ferois encore bien plus heureuse, si vous le laissiez auprès de nous. Ne pourriez-vous pas arranger cela, Monsieur le Capitaine ?

## MARCEL.

Que demandes-tu là, ma femme ? Veux-tu qu'il meure de faim à notre côté ? (*En montrant la Terreur au Capitaine*). C'est Monsieur qui a bien voulu payer ce repas, autrement nous n'aurions trouvé rien sur notre table. La mauvaise récolte nous a entièrement ruinés. Et puis Monseigneur le Comte.....

## LE CAPITAINE.

C'est un homme sans cœur ; je le connois. Il se livre aux plus affreuses

## LE DESERTEUR. 81

freuses débauches dans la capitale : & il laisse ses vassaux mourir de faim. Je n'ai trouvé nulle part tant de misère que dans ses terres. Les gens les plus riches (& c'est beaucoup dire) blâment son insensibilité. Consolerez-vous, bons vieillards, vous trouverez bientôt des ressources, & l'on vous estimera plus que lui. Tenez, voici quelques légers secours. (*Il jette une pièce d'or sur la table*). Plût à Dieu que j'eusse tout l'argent qu'il prodigue à ses vices ! je ferois mon bonheur de vous enrichir. Mais je ne vis que de ma paye, & je ne puis rien faire de mieux pour vous. George, voilà ce que tu as mérité à tes parens par ta bonne conduite. Retenez bien cela,

Mai 1783.

F

82 *LE DESERTEUR.*

Monsieur le Cadet. C'est le plus beau compliment qu'on puisse faire à un homme.

*G E O R G E.*

Ah, mon Capitaine, si vous saviez de quel prix ce présent est pour nous dans ce moment ! Non, de toute ma vie, je ne pourrai m'acquitter envers vous.

*M A R C E L.*

Il n'est que Dieu qui puisse vous en payer.

*G E N E V I E V E.*

Qu'il vous accorde une longue vie ! Quand j'aurois dix enfans, je vous les donnerois tous avec joie.

*L E C A P I T A I N E.*

Bonne femme ! vous me rendez



LE DESERTEUR. 83

bien largement ce que je fais pour vous. Un enfant est d'un prix inestimable aux yeux de sa mere, & vous m'en donneriez dix ! Si votre indigne Seigneur pouvoit connaître la volupté de la bienfaisance, combien il pourroit rendre ses plaisirs dignes d'envie ! Mais j'interromps votre dîner. Continuez, je vous prie. Adieu ; je vous verrai encore avant de partir.

(Il sort).

LE FOURRIER (à Fluet).

La garde va bietôt se relever. Tenez-vous prêt.

(Il sort).

SCENE III.

MARCEL, GENEVIEVE,  
GEORGE, FLUET, LA  
TERREUR.

*(Tous demeurent pendant quel-  
que tems pensifs & immobiles, ex-  
cepté Fluet qui continue de manger).*

LA TERREUR *(se versant à  
boire).*

VIVE, vive notre Capitaine !

GEORGE.

Oh oui, qu'il vive ! C'est lui qui  
nous sauve de la mort.

LE DESERTEUR. 85

MARCEL

*(Joignant les mains, & les laissant tomber de surprise).*

Il ne m'avoit jamais vu, & il me donne la première fois une pièce d'or ! Qui auroit attendu cela d'un étranger, quand ceux qui nous connoissent sont si impitoyables ?

GENEVIEVE.

On diroit d'un Prince. *(Elle regarde la pièce d'or qui est sur la table).* Combien cela peut-il valoir, mon ami ? Il faut qu'il y en ait pour bien de l'argent !

MARCEL *(en la serrant dans ses mains).*

Pon Dieu ! aurois-je pu croire que, je me ferois jamais vu tant de

86 LE DESERTEUR.

bien dans une seule pièce ? T'y connois-tu, mon fils ?

GEORGE.

Non ; elle est trop grande pour que j'en sache la valeur..

LA TERREUR.

Elle doit valoir plus d'un louis ; mais je ne fais pas au juste.

FLUET (*au premier coup-d'œil qu'il y jette*).

C'est un louis double. Le peuple ne connoit pas cela.

LA TERREUR.

Nous ne sommes pas nés au même lieu de l'or comme vous. Cela vaut donc seize écus ?

GENEVIEVE.

Seize écus ! Ô mon cher homme !

*LE DESERTEUR.* 87

la moitié de notre dette ! Pourvu  
que le Bailli s'en contente en at-  
tendant !

MARCEL.

J'espere qu'avec cet à-compte,  
il nous donnera du repit.

GENEVIEVE.

Crois-tu ? O mon Dieu ! je fe-  
rois bien contente de ne manger  
que du pain jusqu'à la moisson, si  
nous pouvions garder notre cabane.

GEORGE.

Ne vous embarrassez pas, ma  
mere, j'y pourvoirai.

MARCEL.

Nous craignons tant un loge-  
ment de soldats ! & ce font des

88 LE DESERTEUR.

soldats qui sont nos Anges ! Que Dieu soit loué pour ce repas, & pour les secours qu'il nous a envoyés !

*(Tous se levant).*

FLUET.

Il faut que j'aille à la garde maintenant.

LA TERREUR.

Tenez, voilà vos armes. *(Il lui décroche sa giberne, & le charge de son bagage).* *(Fluet sort).* A présent je vais remettre les choses comme je les ai trouvées. *(Il veut desservir la table).*

GENEVIEVE *(lui retenant le bras).*

Oui, ce seroit bien à moi de vous laisser faire. Reposez-vous ;

LE DESERTEUR. 89

je vais tout arranger. N'est-ce pas assez que vous ayez fait la cuisine?

LA TERREUR.

Non, non, c'est encore de mon emploi. Je veux que vous parliez toute votre vie du jour où j'ai été en quartier chez vous.

MARCEL (*à la Terreur*).

Mon cher Monsieur, que je boive encore une fois. Je trouverai le vin meilleur que tout-à-l'heure, à présent que j'ai de l'or dans ma poche.

LA TERREUR.

Buvez, buvez, bon homme. Il n'y a jamais rien à laisser dans une bouteille. (*En frappant sur son ventre*). Ceci est notre meilleur

90 LE DESERTEUR.

buffet. Il faut suivre le commandement qui dit de ne pas s'inquiéter du lendemain.

*(George pousse la table. Le Terreur leve la nappe, & emporte les plats & les assiettes dans l'autre chambre).*

GENEVIEVE.

Je ne suis plus étonnée que les femmes aiment tant les soldats. Il n'y a point de meilleurs maris ; ils font toute la besogne. Il faut que je le suive, autrement il se mettroit à laver les assiettes. *(Prête à sortir, elle se retourne au bruit que fait Thomas en entrant).* Ah ! voici notre frere ; voyons s'il reconnoitra son neveu.



SCENE IV.

MARCEL, GENEVIEVE,  
GEORGE, THOMAS.

GENEVIEVE (*à Thomas*).

TIENS, regarde ce joli garçon.  
Ne va pas le prendre pour un simple  
soldat, au moins. (*A George*). Et  
toi le reconnois-tu ? C'est ton oncle  
Thomas.

GEORGE (*s'avançant vers lui*).

Que je vous embrasse, mon cher  
oncle !

THOMAS (*étonné*).

Moi, ton oncle ? Mais... mais...

92 *LE DESERTEUR.*

mais oui, c'est lui-même. Eh! fois le bien venu, mon neveu. *Il l'em. bras*). On n'a pas besoin de demander comment tu te portes.

GEORGE.

Je souhaite que vous vous portiez aussi bien que moi.

GENEVIEVE.

Et si tu favois tout ce qu'en dit son Capitaine! Pourquoi ne puis-je rester ici pour te conter tout cela! Mais il faut que j'aille de l'autre côté; car notre cuisinier m'arrangeroit toute la maison.

S C E N E V.

MARCEL, THOMAS, GEORGE.

THOMAS.

MON cher neveu, je me réjouis de tout mon cœur de te voir. Cependant tu ne pouvois venir dans un tems plus malheureux. Nous sommes aussi pauvres que si le pays avoit été mis au pillage.

MARCEL.

Et notre méchant Bailli qui acheve encore de nous fucer le peu de sang qui nous reste !

GEORGE.

Il n'a plus de mal à vous faire.

94 *LE DESERTEUR.*

Vous pouvez lui payer la moitié de votre dette ; & il faudra bien qu'il attende pour le reste. N'y pensons plus, je vous prie.

MARCEL (*montrant le double louis à Thomas*).

Tiens, mon frere, vois ce que mon fils m'a procuré.

THOMAS (*à Marcel*).

Que dis-tu ? (*à George*). Est-ce de tes épargnes, ou de quelque butin ?

GEORGE.

De l'un ni de l'autre. Mon Capitaine en a fait présent à mon pere ?

MARCEL.

C'est toujours à mon fils que j'en ai l'obligation. Le Capitaine

*LE DESERTEUR.* 95

ne me l'a donné qu'à cause de sa bonne conduite.

THOMAS.

Je m'en réjouis d'autant plus ; car, pour épargner, on doit se refuser bien des choses : & pour ce qui est du butin, nommez-le comme vous voudrez, Messieurs les Soldats, c'est toujours de vilain argent, qui ne doit jamais profiter.

GEORGE.

J'ai toujours pensé de même. Je n'ai jamais rapporté rien d'une campagne ; mais ceux qui ont commis pillage sur pillage , n'en ont pas conservé plus que moi. Encore ont-ils passé la moitié de leur tems en prison, pour avoir fait la débauche ;

96 *LE DESERTEUR.*

au lieu qu'il n'y a jamais eu de plainte sur mon compte.

*T H O M A S.*

Je le crois, mon ami. Ta famille est pleine d'honnêtes gens; tu ne voudrois pas être tout seul un vaurien. Si nous sommes pauvres, nous avons la paix de Dieu, qui vaut toutes les richesses.

*M A R C E L.*

Aussi ne demanderois-je plus rien au Seigneur, si le Bailli. . . .

*T H O M A S.*

Doucement. Le voici qui vient.

*SCENE*

S C E N E VI.

MARCEL, THOMAS, GEORGE,  
LE BAILLI.

LE BAILLI.

EH bien, Marcel, c'est demain le dernier jour de grace. Songe à me payer, ou ta cabane est vendue. J'ai déjà trouvé des acheteurs.

MARCEL.

Mon cher Monsieur, je ne puis vous en payer que la moitié. Encore n'aurois-je pu le faire, si le Capitaine de mon fils n'étoit venu à mon secours. Ayez la bonté d'attendre pour le reste jusqu'à la

Mai 1783.

G

98 *LE DESERTEUR.*

moisson. Si nous avons une bonne récolte, vous savez que je ne serai pas content que je n'aie satisfait à ce que je vous dois. Prenez un peu de patience. Si ce n'est pas pour moi, que ce soit en considération de mon fils. Il sert son Prince, & il ne peut m'aider dans mon travail. Voulez-vous qu'il ne trouve pas une seule pierre de l'héritage de son pere, lorsqu'il ne sera plus soldat ? Considérez que cela crie vengeance au Ciel de prendre les pauvres gens par la misere, pour achever leur ruine.

*LE BAILLI.*

Ce n'est pas la faute de Monseigneur, si vous êtes misérables.



R. *LE DESERTEUR.* 99

bonne  
ferai  
fait à  
in peu  
pour  
ration  
e, &  
n tra-  
trouve  
ritage  
plus  
a crie  
re les  
pour

MARCEL.

Il est vrai ; mais est-ce la nôtre ?  
Est-ce pour avoir été paresseux ou  
débauchés ? Qui peut se défendre  
de la rigueur du tems ? Mille autres  
ne sont-ils pas comme nous ? S'il  
y avoit de ma négligence, je n'o-  
serois dire un seul mot. Mais tout  
cela vient de l'ordre du Ciel. Un  
homme ne mérite-t-il donc aucune  
pitié ?

LE BAILLI.

Bon, voilà comme vous êtes ;  
plus on fait pour vous, & plus vous  
demandez. M. le Comte ne vous  
a-t-il pas accordé toute une année ?  
Ne vous a-t-il pas généreusement  
prêté les semailles ? Vous n'auriez

Mon-  
ables,

100 *LE DESERTEUR.*

pu mettre un grain dans la terre sans lui : & maintenant il est impitoyable de vous demander ses avances ! Est il obligé de vous faire des présens ?

MARCEL.

Ce n'est pas ce que nous demandons. Qu'il ait seulement la bonté d'attendre que nous puissions le payer. Recevez toujours ceci à compte, & parlez pour nous à son cœur. Vous attirerez sur lui & sur vous les récompenses d'un Dieu de miséricorde.

LE BAILLI.

Oui, je n'ai qu'à lui représenter de se laisser encore conduire par le nez une autre année. C'est de quoi

*LE DESERTEUR.* 101

je ne m'aviserai point. Il faut que j'aie toute ma somme, ou je vous fais déguerpir.

*GEORGE.*

Un peu de commisération, Monsieur le Bailli, je vous en conjure. Pensez que d'une seule parole vous pouvez faire le bonheur de mon pere, ou le rendre tout à fait malheureux. Si rien ne reste impuni dans ce monde, ce n'est pas une petite chose de réduire un honnête homme à la mendicité.

*LE BAILLI.*

Occupez-vous de votre mousquet, & non pas de ce que j'ai à faire.

*GEORGE.*

Mon mousquet appartient au

G ;

Roi, & j'en aurai soin sans votre leçon. Quand le Roi seroit devant nous, il ne trouveroit pas mauvais que je parlasse pour mes parens ; & cependant de vous à lui, il y a, je crois, une différence.

*LE BAILLI.*

M. le Soldat, vous pouvez avoir fait des campagnes, mais souvenez-vous que vous ne parlez pas ici à un Bailli de terre conquise.

*GEORGE.*

Je n'ai jamais parlé à aucun, comme je vous parlerois, connoissant votre naturel, si je vous trouvois en pays ennemi.

*LE BAILLI.*

Vous n'aurez pas cette satisfaction.

LE DESERTEUR. 103

THOMAS.

Monsieur le Bailli, excusez la brusquerie d'un soldat.

LE BAILLI.

Je saurai lui répondre. Taisez-vous seulement. Vous n'êtes pas trop bien vous-même sur mes papiers.

GEORGE.

Je le crois. Tous les honnêtes gens sont dans le même cas auprès de vous.

SCENE VII.

MARCEL, GENEVIEVE,  
THOMAS, GEORGE,  
LE BAILLI.

LE BAILLI.

QU'ENTENDEZ-VOUS par-là ?

MARCEL.

Je vous en prie au nom de Dieu,  
M. le Bailli. . .

GENEVIEVE.

Prenez en attendant tout ce que  
nous pouvons vous donner. Nous  
vendrions notre sang pour vous  
payer la somme entière.

LE DESERTEUR. 105

LE BAILLI.

Je le crois bien, si vous aimez  
votre cabane ; car dès demain vous  
pourrez aller voyager.

GENEVIEVE.

Non, vous n'aurez point cette  
barbarie. Epargnez notre misere,  
je vous en conjure à genoux.

LE BAILLI.

Toutes vos prieres sont inutiles.

GENEVIEVE.

N'avez-vous donc pas une goutte  
de sang humain dans les veines ?  
Nous avons travaillé avec honneur  
pendant une longue vie : & sur  
nos vieux jours vous nous rendez  
mendiants ?

MARCEL.

Nous ne sommes pas loin de la moisson ; & ma cabane ne dépérira pas jusqu'à ce tems-là.

LE BAILLI.

Qu'en savez-vous ? Elle peut brûler dans l'intervalle.

MARCEL.

Mais j'aurois toujours payé la moitié.

LE BAILLI.

Il n'est pas en mon pouvoir de mieux faire. Il faut que j'exécute les ordres de Monseigneur.

GEORGE.

Monseigneur ne vous a pas or-



LE DESERTEUR. 107

de la  
épé.  
peut  
la  
de  
ute  
or.  
donné de ruiner, pour quinze misérables écus, une famille de ses vassaux. Il vous paie pour faire prospérer ses affaires; & en cela vous ne gagnez pas vos gages. Vous chassez les honnêtes gens pour recevoir des vagabonds. Lorsque la terre ne porte pas de fruits, le Seigneur ne peut exiger aucune redevance; & il est de son devoir, au contraire, de soutenir les pauvres payfans. Faites - y bien réflexion, vous verrez qu'il ne dépend que de vous d'accommoder les choses. Remplissez, pour la première fois, votre devoir, & parlez en faveur de ceux qui vous font vivre. Il n'est qu'une manière de présenter notre situation; &

108 *LE DESERTEUR.*

Monseigneur donnera son consentement à tout ce que vous ferez d'après votre conscience.

*LE BAILLI.*

Vous ne m'apprendrez pas mon devoir. Je n'ai que faire de vos conseils ; je vous en préviens.

*GEORGE.*

Et vous, ne foyez pas si grossier envers moi, je vous en avertis.

*LE BAILLI.*

Vous ignorez ce qui peut vous en arriver. Je saurai bien vous apprendre à vivre.

*GEORGE.*

C'est vous qui en avez besoin, non pas moi.

LE DESERTEUR. 109

LE BAILLI.

Où prenez-vous la hardiesse de  
me parler de la sorte ?

LA TERREUR (*qui est rentré dans  
le cours de la scene*).

Mettez-vous à sa place. Faut-il  
qu'il reste muet devant vous ? Il est  
soldat. Un soldat fait toujours ce  
qu'il doit dire, & mille fois mieux  
qu'un Bailli. Vous osez, à sa barbe,  
vilipender son pere, & vous vou-  
lez qu'il soit là debout comme  
une vieille femme qui n'a plus de  
souffle ? Qui ne s'emporteroit pas  
de voir ruiner sa famille par la mé-  
chanceté d'un homme de votre  
robe ? On fait qu'un Bailli ne de-  
mande qu'à faire vendre pour ga-

110 LE DESERTEUR.

gner ses frais. Il vous a parlé d'abord avec douceur ; vous avez fait la sourde oreille. Il n'a plus qu'à vous dire vos vérités.

LE BAILLI.

C'en est trop. (*A Marcel, d'un air furieux*). Voulez-vous me payer, ou non ? Je vous le demande pour la dernière fois.

MARCEL.

Je vous ai déjà dit que je ne le pouvois pas en entier.

GENEVIEVE.

Nous vous avons offert tout ce que nous possédons.

LE BAILLI.

Tout ou rien. Vous entendrez parler de moi. (*Il veut sortir.*)

LE DESERTEUR. III

GEORGE (*le retenant*).

Faites - y bien attention encore. Il vous en coûteroit cher. Je puis donner un placet au Roi. Je lui parlerai de la situation de mon pere, & de votre dureté. Il a ses droits sur les vassaux avant le Seigneur ; & il ne permettra pas qu'ils soient maltraités injustement.

LE BAILLI.

Le Roi n'a rien à voir dans nos affaires. Votre pere doit à Monseigneur ; & Monseigneur veut être payé.

GEORGE.

Que dites-vous ? Le Roi n'est-il pas le Maître ? & Monseigneur n'est-il pas son sujet ? Sachez que

112 *LE DESERTEUR.*

mon pere vaut mieux que lui à ses yeux. Il travaille, & votre Comte ne fait rien. Le Roi ne peut souffrir les gens oisifs, parce qu'il fait s'occuper lui-même. Il saura mettre un frein aux méchans.

*LE BAILLI.*

C'est ce que nous verrons : mais, en attendant, je fais vendre la cabane & la terre. Vous me connoissez bien pour m'effrayer de vos folles menaces ! Oui, le Roi va s'amuser à écouter un homme comme vous.

*GEORGE.*

Pourquoi non ? Il écoute tout le monde ; & si nous étions tous deux en sa présence, je suis sûr qu'il m'entendrait le premier,

*LE*

LE DESERTEUR. 113

LE BAILLI.

Il vous sied bien vraiment de me  
comparer à un drôle de votre espèce !

GEORGE (*lui donnant un soufflet*).

Vous avez dit cela à un soldat,  
& non à un paysan. Sors d'ici,  
vieux scélerat. J'ai regret à toutes  
les paroles que j'ai pu te dire. Il  
falloit commencer par où j'ai fini  
(*Il le pousse avec violence hors de  
la cabane*).

LE BAILLI (*en sortant*).

O mille vengeances !

Mai 1783.

H

*SCENE VIII.*

MARCEL, GENEVIEVE,  
THOMAS, GEORGE, LA  
TERREUR.

GENEVIEVE.

MON fils, mon cher fils, qu'as-  
tu fait ?

MARCEL.

Nous sommes perdus.

GEORGE.

Ne vous inquiétez pas ; vos af-  
faires n'en font pas empirées d'un  
fêtu. Quand nous l'aurions prié tout  
un ficcle, avec des ruisseaux de lar-  
mes, il n'auroit pas démordu de



*LE DESERTEUR.* 115

son opiniâtreté. Il a l'ame d'un démon dans le corps. C'est la première fois que j'ai frappé un homme; mais jamais homme ne m'avoit donné le nom d'un drôle. Serrois-je un soldat, si je l'avois souffert?

*LA TERREUR.*

Si tu ne lui avois pas donné ce soufflet, tu en allois recevoir un de moi.

*MARCEL.*

Qui fait ce qu'il va nous en coûter?

*GEORGE.*

Quoi! pour m'être vengé d'une insulte?

*GENEVIEVE.*

Sûrement, mon fils; avec tout cela, c'est un Bailli.

*LA TERREUR.*

Bah ! ce n'est pas le premier Bailli souffleté par des soldats. Je crois que c'est un effet de sympathie, qu'un soldat ne peut voir un fripon, sans lui donner sur les oreilles.

*GENEVIEVE.*

Je ne puis croire qu'il ne se fût laissé à la fin attendrir.

*GEORGE.*

Non, ma mere, jamais.

*GENEVIEVE (à Marcel).*

Qu'en penses-tu, mon ami ? Ne faudroit-il pas le suivre ?

*GEORGE.*

Ce seroit inutile, j'en suis sûr.

*LE DESERTEUR.* 117

Vous allez vous exposer encore à des duretés.

MARCEL.

Cela peut être ; mais au moins je ne veux pas avoir de reproches à me faire. Viens ma femme.

GEORGE.

Restez ici, je vous en conjure. Vous perdriez vos pas & vos paroles.

GENEVIEVE.

Non, mon fils, laissez-nous aller. Cela ne gâtera rien.

GEORGE.

Eh bien, faites comme vous l'entendez. Si vous reveniez contents, j'irois baiser ses pieds ; mais vous

118 LE DESERTEUR.

allez voir. Combien je voudrois m'être trompé !

MARCEL.

Viens, ma femme, essayons ce dernier moyen. S'il ne réussit pas, que la volonté de Dieu s'accomplisse !

GENEVIEVE.

Puisque Dieu nous laisse la vie, il ne nous laissera pas mourir de faim. (*Elle sort avec Marcel*).

LA TERREUR.

Ta mere est une femme qui a ses consolations toutes prêtes. Je vais voir, de mon côté, ce qu'il y a à faire avec nos camarades

(*Il sort*).

SCENE IX.

THOMAS, GEORGE.

GEORGE.

O DIEU ! n'aurois-je fait qu'enfoncer mes parens plus avant dans la peine ! Si je pouvois, au prix de mon sang, les secourir !

THOMAS.

C'est de l'argent qu'il leur faudroit, & tu n'en as pas à leur donner, ni moi non plus. Il ne tenoit cependant qu'à eux d'en avoir la semaine dernière ; mais ils n'en ont pas voulu, & ils ont bien fait. C'est une chose affreuse de tremper ses

main dans le sang de son semblable !

GEORGE.

Et comment donc, mon oncle ?

THOMAS.

Ils trouverent un déserteur couché sur le ventre dans un fossé. Ils firent semblant de ne pas le voir. Ils auroient pourtant gagné vingt écus à l'aller dénoncer au Bailli.

GEORGE.

Que dites-vous ?

THOMAS.

Le forgeron du village ne fut pas si scrupuleux ; & il gagna la récompense.

GEORGE (*avec un mouvement de joie*).

O mon oncle ! je puis sauver mon

LE DESERTEUR. 121

pere ; mais il me faut votre secours.  
Puis-je compter sur vous ?

T H O M A S.

En tout, mon ami. Que faut-il  
faire ?

G E O R G E.

Agir, & garder un secret ? Me le  
promettez-vous ?

T H O M A S.

Cela n'est pas difficile.

G E O R G E.

Mais savez - vous tenir votre  
parole ?

T H O M A S.

Comme tu me parles !

G E O R G E.

Quelque chose qui puisse en ar-  
river ?

*T H O M A S.*

Pourvu qu'il n'y ait pas de mal,  
s'entend.

*G E O R G E.*

Personne n'aura à s'en plaindre.

*T H O M A S.*

Eh bien, tu n'as qu'à parler.

*G E O R G E.*

Ecoutez-moi donc. . . . . Mais si  
vous alliez me trahir ?

*T H O M A S.*

Il faut que ce soit une chose bien  
extraordinaire.

*G E O R G E.*

Cela peut être ; mais il n'y a  
rien de mal pour vous.



LE DESERTEUR. 123

T H O M A S.

Qu'est-ce donc enfin ?

G E O R G E.

Je déserte ce soir ; vous irez me déclarer : il vous en reviendra vingt écus ; & je paie la dette de mon pere.

T H O M A S.

Et il n'y a pas de mal, me disois-tu ? Fou que tu es ! J'irai te conduire au gibet, moi, ton oncle !

G E O R G E.

Que parlez-vous de gibet ? Un soldat n'est jamais puni de mort, la premiere fois qu'il déserte, à moins qu'il n'ait quitté son poste, ou fait un complot.

T H O M A S.

Oui, mais il passe par les verges, jusqu'à rester sur la place.

G E O R G E.

Je n'ai pas à le craindre. Je suis aimé dans le Régiment : mes camarades sauront me ménager.

T H O M A S.

Non, mon ami, cela ne peut pas être. Ne tromperions-nous pas le Roi ?

G E O R G E (*en pleurant*).

Le Roi ? Ah ! il ne sauroit m'en vouloir. S'il connoissoit ma situation, il viendrait me porter l'argent lui même.

T H O M A S.

Mais si ton pere le savoit ! . . .

LE DESERTEUR. 125

GEORGE.

D'où le fauroit-il, si nous gardons notre secret à nous deux ? Je ne mourrai pas pour cela. J'ai si souvent hazardé ma vie pour le Roi ; je puis bien la hazarder pour mon pere qui me l'a donnée. Songez qu'il est votre frere, & que nous le sauvons de la mendicité, peut-être de la mort.

THOMAS.

C'est le diable qui m'a retenu ici ; je ne fais quel parti prendre.

GEORGE.

Vous m'avez donné votre parole, voulez-vous la fausser ? Je désertai, toujours dans mon désespoir, & mon pere n'y gagnera

rien. Ne me refusez pas, ou vous n'avez jamais aimé votre famille.

T H O M A S.

Tu me tiens le couteau sur la gorge, comme un assassin. (*Il reste en suspens*).

G E O R G E.

Décidez-vous tout de suite, le tems presse.

T H O M A S.

Mais si tu me trompois ! si tu allois mourir !

G E O R G E.

Il n'y a pas à le craindre. Je fais souffrir. A chaque coup, je penserai à mon pere, & je supporterai la douleur.

THOMAS.

Eh bien, je fais ce que tu veux.  
Mais s'il en arrive autrement. . . .

GEORGE.

Que voulez-vous qu'il en arrive ?  
Embrassons-nous, & gardez moi le  
secret. On fera l'appel ce soir à  
six heures. Si je ne m'y trouve pas,  
je serai tenu pour déserteur. Vous  
me conduirez alors au Colonel, &  
vous direz que vous m'avez surpris  
fuyant dans la forêt.

THOMAS.

C'est la première tromperie que  
j'aurai faite de ma vie.

GEORGE.

Ne vous la reprochez pas, mon  
oncle ; elle nous vaudra à tous deux

128 *LE DESERTEUR.*

des bénédictions. Embrassons-nous encore , & allons rejoindre mon pere. Mais, je vous en conjure, ne laissez rien remarquer. S'il peut y avoir quelque mal, Dieu me le pardonnera sans doute. Que ne doit pas supporter un bon fils pour sauver ses parens ? (*Ils sortent*).

*Fin du second Acte.*

ACTE

A C T E III.

*(La scène se passe dans la prison du château).*

---

S C E N E I.

BRASCROISÉS, *(soldat)*, & le  
PRE'VOT *(du régiment)*.

*(On entend dans le lointain un bruit de musique militaire).*

BRASCROISE'S *(se réveillant)*.

QUE le diable emporte ces maudits tambours ! Je me suis fait mettre au cachot pour dormir à mon aise ;

Ma: 1783.

I

130 *LE DESERTEUR.*

& voilà une aubade qui vient me réveiller. (*Il prête l'oreille*). Mais quoi! n'est-ce pas une exécution?

LE PRE'VÔT.

Tu ne fais donc pas le malheur du pauvre George?

BRASCROISE'S.

De George, dis-tu? Cela n'est pas possible.

LE PRE'VÔT.

Cela n'est pourtant que trop vrai. Il a déserté hier au soir.

BRASCROISE'S.

Lui? le plus brave soldat de la Compagnie! Il y a long-tems que je ne fais que passer & repasser le guichet, je ne l'ai jamais vu une seule fois en prison.



LE DESERTEUR. 131

LE P R E' V Ô T.

Il n'est personne qui ne soit étonné de cette aventure. Quand on l'a rapportée au Colonel, il n'a jamais voulu le croire. Tout le régiment en est resté confondu. Les Grenadiers sont allés demander sa grace au Conseil de guerre; mais il l'a refusée pour l'exemple. On n'a pu obtenir qu'une modération de la peine; & il en fera quitte pour faire un tour par les verges. Cela doit être fini à présent.

*(On frappe à la porte).*

LE P R E' V Ô T.

Qui est là ?

LA TERREUR *(du dehors).*

Ami ! la Terreur !

133 LE DESERTEUR.

*(Le Prévôt ouvre la porte. La Terreur entre en sanglotant).*

---

SCENE II.

LE PRÉVÔT, BRASCROISÉS,  
LA TERREUR.

LA TERREUR.

O Bonté divine ! mon pauvre  
George !

LE PRÉVÔT.

Eh bien ! comment se trouve-t-il ?

LA TERREUR.

Il a supporté ses souffrances en  
héros. Il ne lui est pas échappé un  
seul cri, une seule plainte. Ah !  
si j'avois pu lui sauver la moitié

LE DESERTEUR. 133

La du supplice! sur ma vie, je l'aurois  
fait d'un grand cœur. Le voici qui  
vient.

---

SCENE III.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS,  
LA TERREUR, GEORGE, un  
SERGENT, *qui le conduit.*

GEORGE

*(Sur le seuil de la porte, levant  
les yeux & les mains vers le ciel).*

DIEU soit loué! Tout est fini,  
& mon pere est sauvé.

LE SERGENT *(à part, dans la sur-  
prise où le jettent ces paroles).*

Que veut-il dire par-là ?

LA TERREUR

*(Se précipitant au cou de George,  
& le baignant de ses larmes).*

O mon ami! que je te plains!

GEORGE.

Ne pleure pas, camarade; je  
suis plus heureux que tu ne penses.

LE SERGENT.

Voulez-vous un Chirurgien?

GEORGE.

Non, mon Sergent, cela n'est  
pas nécessaire.

LE SERGENT *(à part, en bran-*  
*lant la tête).*

Il faut que j'aie instruire de tout  
ceci mon Capitaine *(Il sort).*

LE DESERTEUR. 135

LA TERREUR (*présentant à George  
un verre d'eau-de-vie*).

Tiens, camarade, voilà pour te  
restaurer.

GEORGE (*en lui serrant la main*).

Je te remercie. (*Il boit*).

LA TERREUR.

Mais, dis-moi donc, quelle folie  
t'a passé par la tête ?

GEORGE.

J'ai du regret de te le cacher ;  
mais je ne puis te le dire. Il faut  
que mon secret meure dans mon  
cœur.

---

---

S C E N E IV.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS,  
LA TERREUR, GEORGE,  
THOMAS.

THOMAS (*à George*).

T E voilà bien satisfait, n'est-il pas vrai, de la vilaine action que tu m'as fait commettre ? George, c'est indigne à toi.

LA TERREUR.

Doucement, doucement, ne le tourmentez pas ; il a besoin de repos. Un homme n'est pas toujours le même !

T H O M A S.

Je ne le fais que trop. Je ne  
conçois plus rien à lui ni à moi.

G E O R G E.

Mon oncle, moderez-vous, je  
vous prie. (*bas*). Vous allez détruire  
tout notre ouvrage.

T H O M A S.

Oh ! il n'en faut plus parler. Tout  
est perdu.

G E O R G E (*étonné*).

Comment donc ? (*aux soldats*)  
Eloignez-vous un peu, mes amis,  
je vous en conjure.

T H O M A S.

Ton pere ne veut plus me voir  
pour t'avoir dénoncé, & en avoir  
reçu de l'argent. Quand j'ai voulu

le forcer de le prendre, il l'a rejeté avec horreur, en s'écriant : Que Dieu m'en préserve ! A chaque denier je vois pendre une goutte du sang de mon fils. Que veux-tu maintenant que je fasse ? Je suis furieux contre toi. Tout le village va me détester : on croira que c'est le démon de l'avarice qui me possède. Il n'y aura pas d'enfant qui ne me jette la pierre.

GEORGE.

Soyez tranquille, mon oncle, tout s'arrangera : le plus difficile est passé. Faites seulement que mon pere vienne me voir.

THOMAS.

Comment veux-tu que je l'a-



borde à présent ? Mais quoi ! le  
voici qui vient avec ta mere.

---

S C E N E V.

LE PRE'VOT, BRASCROISE'S,  
LA TERREUR, GEORGE,  
THOMAS, MARCEL, GENE-  
VIEVE.

GENEVIEVE (*aux soldats*).

Où est-il ? Messieurs, je veux voir  
mon fils.

LA TERREUR.

Passiez, bonne mere, passez.

GENEVIEVE (*courant à George*).

O mon cher fils, qu'as-tu fait ?

Comment as-tu pu nous donner cette douleur ?

MARCEL (*d'un air sévère*).

Te voilà, malheureux ! Toute la joie que tu m'avois donnée, tu la tournes toi-même en amertume. Tu faisois la gloire de tes parens, tu en fais la honte aujourd'hui. Je suis venu te voir pour la dernière fois.

GEORGE.

Mon pere, pardonnez-moi, je vous prie. J'ai subi ma peine.

MARCEL.

Tu l'as subi pour ta trahison envers ton Roi, mais non pour ton crime envers nous, que tu déshonores dans notre vieillesse. Après soixante années de probité, je

R. LE DESERTEUR. 141

Donner  
).  
Toute  
e, tu  
tume.  
rens,  
Je  
fois.  
je  
ifon  
pour  
dés-  
près  
je  
crois mourir dans l'honneur ; &  
c'est toi qui me couvre d'infamie.  
Mais non, nous ne tenons plus  
l'un à l'autre : je te renonce pour  
mon fils.

G E O R G E .

Mon pere, vous êtes trop cruel  
envers moi. Je ne mérite pas votre  
malédiction. Dieu m'en est témoin.  
Je ne suis pas indigne de vous.

T H O M A S (à part).

Quel martyre de ne pouvoir par-  
ler !

(*Marcel s'éloigne*).

G E O R G E (le suivant).

Mon pere, vous me quittez sans  
que je vous embrasse. Oh, restez  
encore un moment ! (*A Genevieve*).

Et vous, ma mere, ferez-vous au-  
dure envers moi ?

*GENEVIEVE.*

O mon fils ! que puis-je faire ?

*MARCEL.*

Ne le nomme pas ton fils, il  
ne l'est plus.

*GENEVIEVE.*

Mon homme, pardonne - lui ;  
c'est toujours notre enfant.

*THOMAS.*

Oui, mon frere, laisse - toi tou-  
cher par son desespoir.

*MARCEL.*

Tais-toi, tu ne vaux pas mieux  
que lui, toi qui vends, à prix d'or,  
le sang de ta famille. Ne me nomme

LE DESERTEUR. 143

plus ton frere , que lui son pere.  
Je ne vous fais plus rien.

GENEVIEVE

*(Qui , pendant cet intervalle ,  
s'est entretenue avec George).*

Mon homme , il me fait de bonnes promesses ; ne nous arrache pas le cœur à tous deux. Mon enfant est la seule chose qui me reste ; & je ne pourrois pas l'aimer ! je ne pourrois plus te parler de lui ! Veux-tu que je meure à tes yeux ?

MARCEL.

Tais-toi, femme, & suis-moi. *(Il veut sortir).*

LA TERREUR *(le retenant).*

Bon homme, c'en est assez. Vous avez bien fait de décharger votre

colere : mais puisque le Roi le reprend , ne le reprendrez - vous pas aussi ? Donnez , donnez - lui votre main. Croyez-vous que je lui resterois attaché , s'il ne le meritoit pas ?

LE P R E' V O T.

Vieillard , vous êtes un brave homme. Si tous les peres tenoient ainsi leurs enfans en respect , je n'aurois pas tant de besogne. Mais souffrez que je vous prie aussi pour votre fils.

G E N E V I E V E.

Vois-tu , mon ami ? Comme ces Messieurs disent , ils ne lui resteroient pas attachés , s'il ne le meritoit pas ; ne sois pas plus impitoyable envers lui que des étrangers.

(*Genevieve*)

LE DESERTEUR. 145

(Genevieve & la Terreur prennent Marcel par la main, & veulent l'entraîner vers son fils).

---

S C E N E VI.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS,  
LA TERREUR, GEORGE,  
MARCEL, GENEVIEVE,  
THOMAS, LE CAPITAINE,  
LE SERGENT, FLUET.

M A R C E L.

ATTENDEZ, je veux d'abord parler à son Capitaine. (*Au Capitaine*). Ah, Monsieur! N'avez-vous pas de regret d'avoir hier donné tant de louanges à mon vaurien de

Mai 1783.

K

146 *LE DESERTEUR.*

filz ? Il me porte sous terre par ce coup-là.

*LE CAPITAINE.*

Il avoit mérité ce que je lui disois de flatteur. Véritablement je n'aurois pas imaginé que mes éloges eussent produit un si mauvais effet. (*A George*). Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ? Tu dois avoir eu quelque motif extraordinaire. Ouvre-moi ton cœur, quelque chose qu'il en soit. Tu as subi ta peine, & il ne t'en arrivera rien de plus fâcheux.

*GEORGE.*

Mon Capitaine, ne me retirez pas vos bontés, je vous prie. Je chercherai à m'en rendre plus digne.



LE DESERTEUR. 147

LE CAPITAINE.

A condition que tu me dises la vérité. Car, que tu aies déserté par la crainte des suites de ton affaire avec le Bailli, ni moi, ni personne nous ne pourrons le croire.

GEORGE.

Il n'y a pourtant pas d'autre raison, mon Capitaine. Vous savez que je n'ai jamais eu de querelle; & la moindre faute paroît toujours énorme, lorsqu'on n'a pas l'habitude d'en commettre. J'en étois si troublé, que j'ai perdu toute réflexion. Et puis la situation déplorable de mon pere achevoit d'égarer mes esprits.

LE CAPITAINE.

Que signifioient donc ces paroles :

148 *LE DESERTEUR.*

Dieu soit loué, tout est fini, & mon pere est sauvé.

*(George paroît saisi d'étonnement, ainsi que Marcel & Genevieve).*

MARCEL.

Est-ce qu'il disoit cela ? Dieu me le pardonne, le diable aura tourné sa tête.

GEORGE *(en soupirant)*.

Je ne me souviens pas de l'avoir dit.

LE SERGENT.

Moi, je me souviens de vous l'avoir entendu dire, en entrant ici.

GEORGE.

Cela peut m'être échappé dans la douleur, sans savoir ce que je pensois.

LE DESERTEUR. 149

LE CAPITAINE.

Il faut pourtant que ces paroles aient eu quelque signification.

GEORGE (*dans un plus grand embarras*).

Je ne fais que vous dire.

LE CAPITAINE (*lui prenant la main d'un air d'amitié*).

George, ne cherche pas à m'en imposer. Cette désertion a une autre cause que ta querelle. Je suis offensé de ta dissimulation, & tu perds toute ma confiance. N'est-il pas vrai ? c'est pour ton pere. . . .

GEORGE (*avec vivacité*).

Que dites-vous, Monsieur, Ah ! gardez-vous de croire. . . .

K 3

## LE CAPITAINE.

Tu ne vaux pas la peine que je m'inquiète de ton sort. Je ne veux pas en savoir davantage. Tu m'es plus indifférent que le dernier des hommes. Tu ne fais peut-être pas ce que tu perds à me taire la vérité.

## T H O M A S.

Il faut donc que je la dise, moi.

G E O R G E (*l'interrompant*).

Mon oncle, qu'allez-vous faire ?  
Voulez-vous nous rendre encore plus malheureux ?

T H O M A S (*au Capitaine*).

Je puis vous expliquer la chose ;  
mais je crains que le mal n'en devienne plus grand.

R.  
de je  
veux  
m'es  
des  
pas  
ité.  
i.  
re ?  
plus  
se ;  
nne

LE DESERTEUR. 151

LE CAPITAINE.

Je t'en donne ma promesse ; tu n'as rien à craindre.

THOMAS.

Eh bien ! c'est à cause de ses parens qu'il a déserté. Il a su m'engager, par de belles paroles, à l'aller dénoncer , & à recevoir vingt-quatre écus, pour que son pere les employât à payer ses dettes. Mais celui-ci ne veut entendre parler ni de l'argent, ni de son fils. Débarassez-moi, Monsieur, de cet argent, que je ne puis garder , & tâchez que mon frere profite au moins de ce que ce brave enfant a voulu faire pour lui. La chose s'est passée comme je la raconte.

*(Tout le monde paroît frappé de surprise).*

K 4

152 LE DESERTEUR.

LE CAPITAINE.

Eh bien, George ?

GEORGE (*versant un torrent de larmes*).

Vous savez tout, mon Capitaine. Croyez pourtant qu'il n'y a que le salut de mon pere qui pût me faire résoudre à passer pour un mauvais sujet. J'ai méprisé la douleur, parce que j'espérois le sauver. Mais à présent que tout est découvert, & que mon espérance est perdue, je souffre bien plus cruellement.

MARCEL (*se jettant au cou de George*).

Quoi, mon fils ! voilà ce que tu faisois pour moi ?

LE DESERTEUR. 153

GENEVIEVE (*se précipitant dans ses bras*).

Oui, nous pouvons maintenant l'embrasser; nous pouvons le presser sur notre sein. Mon cœur me le disoit bien, qu'il étoit innocent.

LE CAPITAINE (*lui prenant la main*).

O mon ami! quelle tendresse & quelle fermeté! Tu es à mes yeux un grand homme. Cependant ton amour pour ton pere t'a emporté trop loin. C'est toujours un artifice blâmable.

MARCEL.

Sûrement, sûrement. Dieu me préserve d'en toucher seulement un denier.

GEORGE (*à Thomas*).

Voyez - vous, mon oncle, avec votre bavardage ! Que me revient-il maintenant de ce que j'ai fait ?

THOMAS.

Oui, vpila : c'est moi qui suis maintenant le coupable. Mais (*en montrant le Capitaine*). Monsieur ne fera pas un menteur. Vous avez entendu qu'il m'a promis. . . .

LE CAPITAINE.

(*à Thomas*). Donne l'argent à ton frere. (*à Marcel*). Prends-le, mon ami : ton fils l'a bien mérité. J'aurai soin que tu n'aies pas à le rendre. Une faute extraordinaire demande un traitement hors des regles communes.



LE DESERTEUR. 155

MARCEL.

Moi, Monsieur? Je ne le prendrai jamais.

LE CAPITAINE.

Je le veux; il le faut (*On entend des cris au-dehors*). Mais qu'est-ce donc?

FLUET.

J'entends crier : Le Roi! le Roi!

LE CAPITAINE.

Il vient! Dieu soit béni! réjouissez-vous. Je vais, s'il est possible, faire parvenir l'aventure à son oreille. (*A George*). Tu as manqué à ton devoir comme soldat; mais tu l'as trop bien rempli comme fils, pour qu'il n'en soit pas touché. Il le fera certainement. Je fors. Attendez-moi.

*S C E N E VII.*

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS,  
LA TERREUR, GEORGE,  
MARCEL, GENEVIEVE,  
THOMAS, FLUET.

MARCEL.

VOIS-TU ? Le Roi est si bon, &  
j'aiderois à le tromper ! Non, ja-  
mais.

GEORGE.

Mon pere, accordez-moi cette  
grace, que j'aie réussi à finir vos  
malheurs. Vous n'avez plus à vous  
inquiéter de rien.

LA TERREUR.

Oui, bon homme, faites ce que

LE DESERTEUR. 157

dit votre fils. Il peut bien vous demander quelque chose à son tour. Il en guérira plus vite, de vous savoir à votre aise. Vous devez aussi penser qu'après votre mort, votre cabane doit lui revenir.

MARCEL.

Eh bien ! je la conserverai pour pouvoir la lui laisser en mourant. Viens, mon fils, pardonne-moi de t'avoir maltraité. Dieu m'est témoin combien je souffrois de te croire un mauvais sujet. Et c'est lorsque je t'accusois, que tu remplissois au-delà de tes devoirs envers moi ! Comment pourrai-je te récompenser de ton amour, dans le peu de tems qui me reste à vivre ?

G E O R G E.

Aimez-moi toujours comme vous l'avez fait.

G E N E V I E V E.

Oh ! mille fois plus, mon ami. A chaque morceau que nous mangerons, nous nous dirons l'un à l'autre : C'est notre fils qui nous le donne.

G E O R G E.

Me voilà satisfait. (*à Thomas*). Je vous remercie, mon oncle, de m'avoir si bien servi.

T H O M A S.

Oui, tu me remercies ? Il est heureux que les choses aient tourné de cette manière. Mais reviens-y une autre fois. (*A Marcel*). Est-ce

R. **LE DESERTEUR.** 159

vous  
ami.  
man-  
un à  
us le  
que tu m'en voudrois encore, mon  
frere? Si je ne t'avois pas tant  
aimé, je ne me ferois pas chargé de  
la manigance. Puisque tu pardones  
à ton fils, tu peux bien me par-  
donner.

MARCEL.

vas).  
de  
est  
urné  
ns-y  
st-ce  
Rien ne sauroit excuser ce que  
tu as fait. Je peux bien prendre  
sur moi de mettre ma main sur  
un brasier; mais attiser le feu sous  
un autre, il y a de la cruauté à cela.  
Cependant, je ne veux pas te  
haïr.

THOMAS.

Va, j'ai bien assez souffert pour  
mon compte.

*(Ils se donnent la main).*

*LA TERREUR (à George).*

Camarade, j'avois de l'amitié pour toi : c'est aujourd'hui du respect que je sens. Tu es à mes yeux aussi grand qu'un Général. On ne trouvera jamais d'enfant comme toi. Embrasse-moi, & fais toujours mon ami. (*Il lui tombe de grosses larmes des yeux*).

*G E O R G E.*

Camarade, je n'ai pas oublié la journée d'hier.

*F L U E T.*

Fi donc, la Terreur ! Vous êtes soldat, & vous pleurez ?

*L A T E R R E U R.*

Et pourquoi donc un soldat ne pleureroit-il pas ? Les larmes ne font pas

*LE DESERTEUR.* 161

pas déshonorantes, lorsqu'elles viennent du cœur. On ne m'a jamais vu fuir, ni trembler ; mais je mourrois de honte d'être insensible à une bonne action.

*LE PRÉVOT.*

George, il y a quatorze ans bientôt que je suis dans le régiment ; mais, je dois le dire à ta gloire, il ne s'y est jamais rien passé qui approche de ce que tu fais aujourd'hui. Cela te vaudra de l'honneur & du bonheur : c'est moi qui te l'annonce.

*S C E N E VIII.*

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS,  
LA TERREUR, GEORGE,  
MARCEL, GENEVIEVE,  
THOMAS, FLUET, LE  
BAILLI.

LE BAILLI.

Avec votre permission.

LE PRÉVÔT.

Que voulez-vous ?

LE BAILLI.

Je suis Bailli du Château ; je  
veux voir ce qui se passe ici). A  
*Marcel & à Genevieve*). Ha, ha !  
vous êtes venus voir votre fils ; c'est



**LE DESERTEUR. 163**

fort tendre de votre part. Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Avez-vous autant de satisfaction de lui , que vous en aviez hier ? Vous imaginiez , parce qu'il étoit soldat , qu'il pouvoit se jouer de tout le monde. Monsieur le Militaire , on paie chèrement un soufflet. Cette leçon vous rendra une autre fois plus respectueux envers des gens comme moi.

**LA TERREUR.**

Allez - vous - en, Monsieur , ou bien nous reprendrons les choses au point où George les a laissées hier. Qu'avez-vous à chercher ici ?

**LE BAILLI.**

Je suis dans le château de Mon-

164 *LE DESERTEUR.*

seigneur ; je pense que personne n'a le droit de m'empêcher d'y faire l'inspection.

*LA TERREUR.*

Faites-y l'inspection, mais non des moqueries. (*En le prenant par le bras*). Sortez, ou je vous montre le chemin.

*GEORGE.*

Un moment, camarade. (*A Marcel*). Mon pere, achevez de lui payer votre dette, pour qu'il vous laisse en repos.

*THOMAS.*

Oui, finissons avec lui ; qu'il n'en soit plus question.

*MARCEL.*

Voilà votre argent. (*Il lui compte*

LE DESERTEUR. 165

quatorze écus). Vous n'aurez pas la peine de vendre notre chaumiere.

GENEVIEVE.

Nous aurons soin , à l'avenir , de n'être jamais en arriere envers Monseigneur , du moins aussi long-tems que vous ferez son Bailli. C'est trop affreux de vouloir gagner sur le pauvre. Acheter à vil prix tout le grain de la contrée, lorsque la moisson est abondante, en faire des amas dans ses greniers, pour le vendre ensuite trois fois plus cher dans le tems de disette ; prêter à plus forte usure qu'un Juif, cela est-il donc d'un chrétien , ou même d'un homme ? Voilà pourtant ce que vous avez fait , & ce qui nous a ruinés.

166 *LE DESERTEUR.*

MARCEL.

Tais-toi donc, femme.

GENEVIEVE.

Non ; il faut lui apprendre qu'on n'est pas des bûses , & qu'on voit tout son manège.

MARCEL (*au Bailli*).

Eh bien, cela fait-il votre compte ?

LE BAILLI.

(*A part*). Que trop, morbleu !  
(*Haut et froidement*). Oui, cela complotte bien les trente écus. Mais d'où diantre avez-vous eu cet argent ?

MARCEL.

Que vous importe ? Vous êtes payé.

GENEVIEVE.

Nous n'avons pas de compte à vous rendre.

LE DESERTEUR. 167

LE BAILLI.

Voyez, comme ils font les fiers !

GENEVIEVE.

Nous voilà quittes. Nous nous serions trouvés heureux de pouvoir vous souhaiter mille bénédictions, si vous vous étiez comporté plus humainement envers nous. Mais vous ne le méritez pas. Il nous eût mieux valu avoir à faire à un Turc.

LE BAILLI.

Prenez garde à ce que vous dites, vieille radoteuse. Vous êtes encore sous ma juridiction.

GEORGE.

Point d'injures, Monsieur, mon pere ne les souffrira plus. Il fait à qui porter ses plaintes.

L 4

T H O M A S.

Vous ne nous tenez plus les mains garrotées ; nous pouvons nous faire rendre justice. Nous remplirons nos devoirs envers Monseigneur ; mais si vous croyez nous mener de force comme auparavant, vous vous trompez.

L E B A I L L I.

De quel ton me parlez-vous ? Je crois (*en montrant George*) que cet audacieux vous a tous endiablés. Ne me poussez pas à bout, ou je vous montrerai qui je suis.

L E P R E'V Ô T.

Un mot encore & je te fais sauter les yeux de la tête.

LE DESERTEUR. 169

LA TERREUR (*le poussant par le bras*).

Allons, forttez.

LE BAILLI (*se retournant*).

Si vous me faites lâcher un décret. . . . .

LE PRE'VÔT.

Voulez-vous me jeter ce drôle à la porte ? Je t'apprendrai à nous venir braver.

(*Les soldats le saisissent , & veulent le mettre dehors. Le Colonel paroît , suivi du Capitaine & du Sergent*).

SCENE IX.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS,  
LA TERREUR, GEORGE,  
MARCEL, GENEVIEVE,  
THOMAS, FLUET, LE  
BAILLI, LE COLONEL,  
LE CAPITAINE, LE SER-  
GENT.

LE COLONEL.

QUE signifie tout ce vacarme ?

LE PRÉVÔT.

C'est le Bailli qui vient ici vo-  
mir des grossièretés contre ces hon-  
nêtes payfans.

LE COLONEL (*au Bailli*).

Etes-vous ce méchant homme ?



LE DESERTEUR. 171

Restez. J'aurai deux mots à vous dire. (*Au Capitaine*). Lequel des deux est le pere ? (*en montrant du doigt Marcel & Thomas*).

LE CAPITAINE (*lui présentant Marcel*).

Le voici, mon Colonel.

LE COLONEL.

Je vous félicite mon ami. Vous pouvez sentir de l'orgueil d'avoir un tel fils. (*Il s'avance vers George*). Permettez que je vous fouhaite toute sorte de prospérités. (*En l'embrassant*). Monsieur, vous êtes mon égal. Je donnerois toutes les actions de ma vie pour celle que vous avez faite aujourd'hui. (*Au Pré-vôt*). Il est libre. (*Prenant un épée*

172 *LE DESFERTEUR.*

*des mains du Sergent*). Vous êtes Capitaine. Le Roi qui vient d'apprendre avec transport votre dévouement généreux, vous élève tout d'un coup à ce grade, sur les bons témoignages que le régiment entier a rendu de vous. (*En lui présentant une bourse*). Recevez ceci de sa part, pour servir à votre équipage. Vous ferez admis ce soir même à faire votre cour à Sa Majesté.

(*George veut lui baiser la main*).

LE COLONEL.

Que faites-vous? Non, Monsieur. Souffrez plutôt que je vous embrasse.

LE CAPITAINE (*l'embrassant aussi*).

Vous savez, mon camarade,

LE DESERTEUR. 173

quelle part je prends à votre avancement. Je suis fier de vous avoir eu dans ma Compagnie.

MARCEL & GENEVIEVE

*(Tombant aux genoux du Colonel).*

O Monseigneur ! que Dieu vous récompense.

LE COLONEL *(en les relevant).*

Ce n'est pas à moi, mes enfans, c'est au Roi, c'est à votre fils, que vous devez tout.

*(George se jette dans les bras de ses parens, & les embrasse tour-à-tour ; puis s'interrompant tout-à-coup) :*

Je vous demande pardon, mon Colonel.

## LE COLONEL.

Que dites-vous, Monsieur ? Ah ! vous méritez bien de goûter les plus doux plaisirs de la nature ! Vous en remplissez si héroïquement les devoirs !

## T H O M A S .

Qui m'auroit dit pourtant que je me verrois en passe de faire un Capitaine ? Car c'est moi qui ai arrangé tout cela. (*Au Bailli*). Je crois à présent, Monsieur le Bailli, que vous ne ferez pas déshonoré de prendre mon neveu sous votre protection.

(*Le Bailli lui lance un regard furiex, & veut sortir*).

LE DESERTEUR. 175

LE COLONEL (*l'arrêtant*).

Un instant, s'il vous plaît. Le Roi est instruit de votre barbarie. Il fera rechercher avec soin, si vous n'avez pas abusé de votre pouvoir. Et malheur à vous, si vous êtes coupable! Sortez maintenant.

LA TERREUR (*à George*).

Monfieur le Capitaine. . . . .

GEORGE (*l'embrassant*).

Ne m'appelle que ton ami. (*Il l'embrasse encore*). Je veux l'être toujours.

LE COLONEL (*à George*).

Voulez-vous permettre, Monfieur, que j'aïlle vous présenter au régiment? Il vous attend sous les

176 LE DESERTEUR.

armes. (*Il lui offre la main. George la prend, & tend l'autre au Capitaine. Il marche entre eux, les regarde tour à-tour les yeux baignés de larmes. Marcel & Genevieve baissent les habits du Colonel, & lèvent leurs regards vers les cieux*).

GENEVIEVE.

O Dieu de justice, rends à notre bon Roi les honneurs qu'il accorde à mon fils.

MARCEL.

Et fais-lui connoître toutes les bonnes actions, pour lui donner le plaisir de les récompenser.

F I N.